

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL

NOUVELLE SÉRIE

CENT VINGT-CINQUIÈME NUMÉRO

JUIN 1918



MONTRÉAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249, rue Lagauchetière Est

1918

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

U

Par

M

vons t
Far
missio
chréti

Mia
perché
masin
Pou
traver
lant de
pés !

AFRIQUE

LE CATHOLICISME A MADAGASCAR

Une Tournée apostolique

DANS LE DISTRICT DE FARATSIHO

Par le R. P. DANTIN, des missionnaires de la Salette,
préfet apostolique de Bétafo

MA tournée débute par Ambohimasina. J'y passai six journées ; mais je n'en dirai rien cette fois. Arrivons tout de suite à Faratsiho.

Faratsiho est le chef-lieu du district du Kitsamby. Deux missionnaires y résident depuis 1902. Ils sont chargés de 32 chrétientés groupées en sept centres principaux.

I

Miandrarivo, le premier de ces centres, est un petit bourg, perché sur une colline, à 40 kilomètres au nord d'Ambohimasina.

Pour m'y rendre, je dois franchir plusieurs montagnes, traverser trois grosses rivières et quantité de torrents roulant de grosses eaux impétueuses au fond de ravins escarpés !

Or, il va sans dire qu'il n'y a pas de ponts en ces parages, sillonnés par d'affreux chemins. Mais, sans doute, les anges gardiens tiennent ma monture à travers les précipices, et j'arrive sans accident.

* * *

Parti d'Ambôhimasina à cinq heures du matin, j'atteins Miandrarivo à midi, brisé par une chevauchée exténuante sous un soleil tropical.

Plusieurs centaines de chrétiens, venus à ma rencontre à l'entrée du bourg, saluent mon apparition par de formidables acclamations. Je réponds de mon mieux à leurs gracieusetés. Puis, on se met en route.

Néophytes et catéchumènes chantent à pleins poumons leurs plus joyeux cantiques. Protestants et païens, accourus en curieux, font la haie sur notre passage. Mon cheval, oubliant les fatigues de tout à l'heure, est si content d'arriver qu'il se met à sautiller. Bonne bête ! quels services tu me rends !

* * *

Le cortège se dirige vers le lieu saint. Quelle pauvre église une grange que j'ai fait bâtir il y a seize ans et dont on a dû doubler l'étendue, il y a huit ans, en lui accolant tant bien que mal une autre grange. De la sorte, elle est vaste et commode, mais bien laide ! Aussi, les habitants se proposent-ils de faire mieux. Vu notre pénurie, je ne puis leur donner que des encouragements et des idées pour une construction plus digne de Notre-Dame-de-la-Salette, patronne de la paroisse.

Une jolie cloche sortie des ateliers Paccard fait entendre son plus joyeux carillon, du haut des deux arbres entre lesquels elle est perchée, en attendant qu'on puisse la loger dans un clocher.

* * *

Le Père Mistral, qui m'a précédé de deux jours, venant de Faratsiho, pour préparer les néophytes à la confirmation, m'invite à faire honneur à un petit dîner de brousse.

Je ne me fais pas prier ; d'une part, le déjeuner du matin ne me pèse plus guère sur l'estomac, et, d'autre part, je sais que la cérémonie de réception sera longue.

Puis je me rends à l'église où je donne le salut du Saint-Sacrement.

* * *

Ensuite la foule se tasse en dehors du saint lieu pour m'adresser les compliments de bienvenue. Chacune des six chrétientés vient à son tour. Je suis harangué tantôt par des jeunes gens, tantôt par des vieillards. Je remarque, notamment, un élève de l'école officielle, car la modicité de nos ressources ne nous a pas encore permis d'avoir une école libre dans cette importante localité. Il s'avance avec une allure théâtrale et me lit une longue et superbe adresse où se révèle la main exercée de quelque ancien élève du Collège des Jésuites. Puis un vénérable sexagénaire, baptisé, l'année dernière, sous le nom de Paul, avec sa femme, ses enfants et plusieurs de ses petits enfants, me complimenta longuement. Il m'intéressa beaucoup en me racontant l'origine de sa chrétienté, et surtout de sa conversion, due à une

visite du Père Torre, effectuée un jour qu'il faisait un temps épouvantable. " Une religion dont les ministres sont si zélés que pas même les plus violents orages ne les arrêtent doit être la vraie ! " se dit-il. Et il l'embrassa.

A partir de ce moment, le brave vieillard, — jusque-là protestant fanatique, — fut un catholique sincère et il fit du prosélytisme autour de lui tant et si bien qu'il convertit tout son entourage.

Les compliments achevés, a lieu l'offrande des cadeaux : oies, poules, œufs, pommes de terre, riz, fruits succulents, etc. . . , et une petite somme d'argent qui couvrira les frais de la réception. J'allais oublier de mentionner la touchante offrande d'un " honoraire de messe pour la conservation et le prompt retour du R. P. Torre, mobilisé à l'ambulance de Majunga ". Braves gens ! bons cœurs !

* * *

Mais le temps passe vite ! Il faut s'occuper de l'affaire plus sérieuse de la préparation à la confirmation et à la sainte communion du lendemain. Déjà, il est vrai, plus de cent néophytes se sont confessés. Cependant, il en reste encore beaucoup d'autres à préparer.

Aussi, pour me délasser de ma terrible chevauchée du matin, je m'installe sur un tabouret, appuyé contre une planche munie d'une grille, qui lui fait attribuer le nom de confessionnal. Et je passe des heures à laver les âmes et à trancher les cas de conscience les plus divers ! Oh ! mes pauvres jambes, qu'elles aimeraient donc mieux s'étirer sur une chaise longue, si secourable après les longues fatigues ! Et

mes pauvres oreilles, qui tintent encore du bruit des torrents entendus le matin, combien elles finissent par trouver monotones les chuchottements des aveux sacramentels !... Enfin le dernier pénitent se lève absous et s'en va heureux.

* * *

La nuit apaisante est arrivée ! Il était temps car mes nerfs réclamant leur droit de détente par trop différé, commençaient à me tirailler si fort que je ne tenais plus en place.

Mais, Dieu soit loué ! je vais enfin pouvoir me reposer un peu et jouir de la compagnie de mon bon missionnaire, le R. P. Mistral, lui aussi sur la brèche depuis la première lueur du jour !

* * *

Hélas ! le pauvre Père, même la nuit, est poursuivi, relancé jusqu'en son logis, par des catéchistes qui ont encore à l'entretenir d'une chose ou d'une autre. Je dois les faire congédier ; ces braves gens ignorent que le missionnaire n'est pas de fer et abusent de son dévouement, lorsqu'ils ont le bonheur — trop rare — de le posséder.

Enfin nous voilà seuls ! Mais il est déjà tard et, à peine avons-nous échangé quelques paroles que le domestique apporte le souper. L'appétit manque, mais la gaieté y supplée.

Après le repas, petite promenade au clair de la lune. Puis exercices de piété du soir, et coucher. Un repos bien mérité sur une pailleasse, qu'on trouve moëlleuse, fera oublier toutes les fatigues de la journée.

* * *

Le lendemain, de grand matin, l'église est envahie par les fidèles venus à la sainte messe, que je célèbre de bonne heure : j'y distribue environ 150 communions. Le R. P. Mistral en distribuera à peu près autant à la grand'messe qui sera suivie de la confirmation, administrée à 129 néophytes. Ces chiffres de communions et de confirmations disent éloquentement la ferveur des chrétiens de Miondrarivo !

Bien que ce ne soit pas un dimanche, tous sont réunis comme aux plus beaux jours de fête. On en profite pour leur rompre le pain de la parole de Dieu.

Braves paroissiens, combien ils désireraient qu'un missionnaire demeure au milieu d'eux ! Que de fois ils me l'ont déjà demandé ! Mais comment les exaucer, avec la pénurie d'hommes et de ressources dont nous souffrons ?

Il y aurait pourtant un grand bien à faire en cette région que cinq heures séparent de Faratsiho, et où les gens montrent de si bonnes dispositions ?

II

Le 5 octobre après la célébration des messes matinales où plus de 120 communions sont distribuées, nous partons pour Faratsiho.

Un groupe de chrétiens, membres de l'Apostolat de la prière, nous accompagne, pour venir célébrer, au chef-lieu du district, le 1er vendredi du mois, et s'approcher de la sainte table ce jour-là, selon la recommandation de Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie.

* * *

Parmi ces vaillants néophytes est Joséphine, une fillette haute comme une botte, trottinant à côté de sa mère, pour venir, elle aussi, faire la communion en l'honneur du Sacré-Cœur. Il paraît qu'elle accomplit presque chaque mois cette course de plus de douze lieues, aller et retour.

Déjà il est dix heures, et nous sommes encore loin de Faratsiho : il faut éperonner nos montures et les faire trotter afin d'arriver avant midi. Alors les jambes de la petite Joséphine, qui ne veut pas se séparer de nous, fléchissent. Elle n'en peut plus ! Sa mère la charge sur son dos et allonge le pas à notre suite avec son précieux fardeau.

* * *

Enfin nous arrivons en vue de Faratsiho. Du sommet de la colline escarpée par où l'on descend dans la plaine, nous apercevons une longue file de gens vêtus de *lambas* blancs venant à notre rencontre : ce sont tous les chrétiens du chef-lieu.

Après avoir pris contact avec eux et reçu leurs compliments, nous nous remettons en marche. Mais bientôt, à la procession en bon ordre succède un magnifique désarroi, chacun s'occupant moins de garder son rang que de conserver l'équilibre dans les sentiers abrupts qui sillonnent la colline. Nos montures ne sont pas les moins éprouvées, au cours de cette dégringolade éperdue, de près d'un kilomètre, par où l'on tombe sur Faratsiho.

* * *

Nous remarquons, en passant, la superbe résidence du pasteur anglais. Son temple est loin, au bas de la petite ville ; mais il s'est bâti une élégante et commode installation à mi-coteau. Le confortable, d'abord, pour lui et sa famille, son temple et ses ouailles ensuite !

Notre principe est tout opposé : l'église, d'abord, et le bien des âmes ! Aussi notre résidence, adossée à l'église, est-elle une pauvre case malgache, si misérable que j'avais songé, avant la guerre, à la remplacer par une construction plus hygiénique. Les travaux ont dû être suspendus, hélas ! Quand pourront-ils reprendre ? C'est le secret de Dieu et... des bienfaiteurs.

* * *

Au bas de la colline, le cortège se reforme, et c'est au chant des cantiques que j'atteins la mission.

Une joyeuse surprise m'y attend : un de nos missionnaires mobilisés, le P. Brugière, ayant obtenu un congé de quinze jours, est là avec le P. Gachet pour me souhaiter la bienvenue.

Les chrétiens se tassent dans l'église et je leur dis quelques mots de remerciement et d'encouragement avant la bénédiction du Saint-Sacrement.

Suit le dîner de famille. Qu'on est heureux de se retrouver après une longue absence ! Il y a longtemps que le petit réfectoire de Faratsiho n'avait pas vu quatre Pères à la fois.

* * *

Dans l'après-midi, stations au confessionnal, mais moins longues et moins pénibles qu'à Miandrarivo, vu que les prêtres sont plus nombreux.

A la tombée de la nuit a lieu l'heure sainte, devant le Saint-Sacrement.

Catéchistes et chrétiens venus de loin mangent et couchent à la mission. Ils sont faciles à héberger : une écuelle de riz accompagnée d'un peu de viande, voilà leur repas ; des nattes étendues à terre, voilà leurs lits : leurs *lambas* tiennent lieu de draps et de couvertures.

Le lendemain, premier vendredi d'octobre, dès avant le jour, l'église est envahie. Près de 200 communions sont distribuées à ma messe. Il y en aura encore autant à la grand'-messe, qui est suivie du salut solennel.

* * *

Je fais ensuite une instruction sur le zèle et l'exercice pratique de l'apostolat.

Après quoi, les présidents des sept cantons du district de Faratsiho donnent lecture du compte rendu des œuvres de zèle, accomplies durant les neuf premiers mois de cette année. J'ai le plaisir de constater que certains catéchistes ont fait de véritables merveilles ! C'est ainsi, dans l'une de ces régions, cent conversions d'hérétiques ou de païens ont été obtenues et de nombreux mariages ont été régularisés.

Quelques-uns des principaux chrétiens prennent ensuite la parole pour me présenter diverses requêtes.

L'un me demande des Sœurs pour Faratsiho. Mais où trouver les ressources nécessaires à cette fondation ?

Un autre sollicite l'adjonction d'un lieutenant au premier catéchiste-inspecteur, impuissant à parcourir aussi souvent qu'il le faudrait les trente-cinq chrétientés du Faratsiho, disséminées en un pays très étendu et très accidenté.

L'inspecteur, lui-même se lève pour appuyer la demande
" — Je suis petit, dit-il avec feu, je suis maigre, je suis faible, humainement parlant, et j'ai un travail au-dessus de mes forces. Du reste, en cela je ressemble au P. Mistral, faible et maigre comme moi ! Et, pourtant, il n'y a que nous deux pour parcourir cet immense territoire. Quand le Père va au nord, je vais au sud ; quand il va à l'ouest, je vais à l'est. Le Père voyage à cheval, parce qu'il est Européen ! moi, je vais à pied ; mais je ne m'en plains pas. Que Dieu continue à me donner la force et je ne m'arrêterai que lorsque mes jambes seront usées jusqu'aux genoux... Cependant, si vous pouviez me donner un aide, le travail serait mieux fait et plus fructueux. "

Ma réponse est la même qu'à la précédente requête : " Où trouver les 200 ou 300 francs nécessaires à l'entretien annuel de ce sous-inspecteur ? "

* * *

Heureusement, d'autres orateurs font des demandes plus faciles à exaucer et je m'empresse d'y faire droit.

Il est bien près de midi lorsque la séance est levée.

Après dîner, conférence avec chacun des catéchistes sur l'état des chrétientés ; puis, remise du petit honoraire mensuel. Chacun reçoit une somme bien modique ; mais, 35 fois répétée, elle constitue un total assez élevé !

* * *

Le dimanche 8 octobre, cérémonie de confirmation de cent vingt et un néophytes, au milieu d'un grand concours de fidèles, accourus de trois heures à la ronde.

Apr
com
ceux
et un
pour
surve
sérieu

Voi
un élè

" De
les Ma
de grâ
qu'acc
parmi
ges, ni
empêcl
grâces
huit au
Madag
raviver
Soyez i

Le le
Mais,
par l'ex
Malgach

Après la cérémonie religieuse, dans la cour de la mission, commencent des chants et des compliments, analogues à ceux de Miandrarivo, avec cette différence qu'un des chants et une des adresses, cette fois étaient en français. C'est pour moi une grande satisfaction de constater que, sous la surveillance du missionnaire, on fait à Faratsiho des progrès sérieux dans l'étude de notre belle langue maternelle.

* * *

Voici quelques extraits de la harague qui me fut lue par un élève :

“ Depuis que la bonne Vierge de la Salette vous a confié les Malgaches du Vakinankaratra, vous nous avez comblés de grâces... Que d'affection vous nous avez montré !... Bien qu'accablé de rudes labeurs, vous venez presque tous les ans parmi nous... Ni votre âge avancé, ni la difficulté des voyages, ni la multiplicité de vos préoccupations ne peuvent vous empêcher de nous apporter vos paroles fortifiantes et les grâces du sacrement qui fait les parfaits chrétiens... Les dix-huit années que vous avez passées sous ce rude climat de Madagascar et loin de votre chère France, loin de vous lasser ravivent votre ardent désir de sauver tous les Malgaches... Soyez mille fois béni ! ”

* * *

Le lendemain était inscrit *jour de repos* sur le programme.

Mais, en réalité, tous mes moments libres furent absorbés par l'examen des causes matrimoniales les plus variées. Les Malgaches s'entendent à embrouiller les choses les plus

simples. Des cas dont la solution n'offre aucune difficulté deviennent souvent d'une complication inextricable. C'est au point que je fus réduit à en laisser plusieurs sans réponse ; je dus renoncer à les élucider.

III

Le 10 octobre, dès que le soleil paraît à l'horizon, nous nous mettons en route pour Marofangany.

Pendant une heure, chevauchée dans la plaine de Faratsiho, que l'on traverse en entier. Puis un mauvais sentier nous conduit à travers des ravins crevassés, jusqu'aux bords du Kitsamby, principale rivière du pays. Pas de pont ; mais le gué est bon : mon cheval passe sans difficulté.

* * *

C'est, ensuite, une succession interminable de montées suivies de descentes, de cours d'eau et de plaines à franchir.

La plus dure de ces ascensions nous achemine au point culminant de la route : le col du *Tsiafahalika* (traduction littérale : "là où les chiens ne peuvent monter"). Ce nom dépeint la difficulté du chemin.

Combien je plains ma pauvre monture qui doit me porter en toutes ces montées et descentes, remorquant même parfois le domestique qui se cramponne à sa queue ! Quant à moi, je suis le mieux partagé : le sentier n'est pas pénible ; il n'est pas dangereux comme celui de Miandrarivo, suivi l'autre jour.

* * *

A
som
nou
veni
emp
au c
énor
trop
Il / é
men
A
trave
est fl
(Béni
soit-e
les M
phyte
La
vente
qu'un
Lor
Bétaf
en fai
maria
conve
son âg
rent a
Sa f
à fond,

A peine avons-nous fait quelques centaines de mètres, au sommet de la montée qui précède Marofangany, que nous nous trouvons au milieu de deux longues files de chrétiens venus à notre rencontre. Après les salutations réciproques, empreintes de la plus grande joie, le cortège se met en route au chant des cantiques, accompagné des sons éclatants d'une énorme trompette, qui fait s'emballer à travers la foule ma trop ombrageuse monture. Vite on fait taire la trompette. Il était temps, car mon cheval et moi étions fortement menacés d'une brusque séparation de corps !

Après cette émotion, le cortège quitte la route, s'engage à travers les rizières et arrive à une jolie petite église. Elle est flanquée d'un petit clocher... qui attend encore sa cloche. (Béni soit celui qui vendra bien lui en envoyer une, si petite soit-elle !) Eglise et clocher ont été bâtis, à grand'peine, par les Marofanganiens, à l'époque où ils étaient tout jeunes néophytes, ou même simples catéchumènes.

Là où fleurit et prospère aujourd'hui une chrétienté fervente, il n'y avait, lors de mon premier passage, en 1909, qu'un couple baptisé : Benoît et Christine !

Lorsqu'en 1906, Benoît, ancien élève de notre école de Bétafo, vint s'installer dans cette localité, il ne s'y trouvait, en fait de chrétiens, que des adeptes de l'hérésie. Il s'y maria avec la fille d'un des protestants les plus influents. Il convertit d'abord sa femme, puis quelques jeunes gens de son âge, et finalement tous ses beaux-parents qui entraînèrent avec eux un grand nombre de familles.

Sa plus belle conquête fut son beau-père, protestantisé si à fond, que, lorsque je passai à Marofangany, on eut beau-

coup de peine à lui faire agréer " l'honneur " de ma visite. Il daigna me la rendre cependant, mais nuitamment, comme jadis Nicodème. Bien entendu, je profitai de cette entrevue nocturne pour semer abondamment la bonne parole qui, cultivée par Benoît et arrosée par la grâce, fit germer, en son temps, un fruit merveilleux ! Il reçut le baptême sous le nom de Gabriel et il est un de nos meilleurs chrétiens.

Il n'y a pas son pareil en dévouement à la cause catholique, qu'il sert de sa parole, de son exemple et de sa bourse au besoin.

Il a été le boute-en-train pour la construction de l'église et de la maison d'école. Il a puissamment contribué à la conversion du plus grand nombre des 250 chrétiens que compte déjà la paroisse. Il a mis deux de ses enfants au pensionnat des Frères, à Bétafo ; il paie régulièrement leur petite pension, et vient les voir souvent, malgré les 140 kilomètres qu'il doit faire, à pied, chaque fois. L'aîné parle déjà de vocation religieuse : preuve du progrès énorme accompli en si peu de temps par l'esprit catholique dans cette famille.

* * *

Pendant cette digression, les fidèles se sont entassés dans la gentille église, toute reluisante de propreté, sous son blanc crépissage, qui lui servira de robe baptismale, à la bénédiction du lendemain.

Après le chant de quelques couplets, je leur adresse quelques paroles de remerciement.

Le Père Mistral et moi, nous allons ensuite chez Benoît prendre notre modeste dîner.

Q
litté
gran
type
oubl
bons
élève

Le
de M
la fêt
Au
loin d
bondé
A r
procéd
on a d
sait de
jalous

L'ea
les lita
lieu, n
Un
au deb
tous se
peine à
Dès
tructio

Quelle surprise, en entrant dans sa chambre, de la trouver littéralement tapissée d'images religieuses de toutes les grandeurs et de tous les modèles ! Je compte jusqu'à neuf types différents de la Madone. Ce n'est pas ici qu'elle sera oubliée ! Je trouve aussi sur le secrétaire de Benoît, de très bons livres de doctrine chrétienne en français. Voilà un élève qui fait honneur à notre école de Bétafo !

* * *

Le 11 octobre, les néophytes des cinq chrétientés voisines de Marofangany accourent de grand matin pour assister à la fête.

Aussi l'église, bien que de dimensions respectables, est loin d'être suffisante. Longtemps avant la cérémonie, elle est bondée.

A neuf heures, revêtu de l'aube et de la chape, je viens procéder à la bénédiction de l'immeuble sacré. Au préalable, on a dû, suivant les rubriques, prier l'assistance qui s'y pressait de sortir. Quel désappointement pour ceux qui avaient jalousement retenu leur place depuis plusieurs heures.

L'eau bénite coule sur les murs, au dehors et au dedans ; les litanies sont récitées pour appeler leur protection sur ce lieu, maintenant devenu *lieu véritablement saint*.

Un signal apprend aux fidèles qui chantent ces cantiques au dehors, que les rites purificateurs sont achevés. Aussitôt tous se précipitent à la fois pour entrer : les catéchistes ont peine à maintenir l'ordre !

Dès que toutes les places sont occupées, je fais une instruction sur la sainteté de la maison de Dieu. Puis com-

mence le divin sacrifice, la messe de saint Vincent de Paul, titulaire de l'église. Daigne ce puissant protecteur bénir, du haut du ciel, ses nouveaux pupilles !

Quatre-vingt-seize confirmands reçoivent ensuite les dons du Saint-Esprit.

Le soir, grande séance récréative : représentation de deux pièces, *Saint Alexis* et *l'Enfant prodigue*, jouées, la première par les filles, la seconde par les jeunes gens. Ces deux pièces, qui ne durent pas moins de trois heures, sont exécutées avec une perfection étonnante. Benoît est l'impressario de ces représentations. Que de travail et de peine il a dû se donner pour si bien les faire réussir !

* * *

Le 12 octobre, nous revenons à Faratsiho en compagnie d'un haut personnage malgache, le gouverneur de Faratsiho, qui, beau cavalier, chevauche de compagnie avec moi.

Il revient de Tananarive, où il est allé voir ses enfants. Bien qu'encore païen, il les fait élever au collège des RR. PP. Jésuites. Daigne le divin Maître ouvrir ses yeux à la vraie lumière !

* * *

A Faratsiho, une surprise m'attend : Raphaël, le meilleur élève de nos Frères de Bétafo, est là sur le seuil de l'église guettant mon retour.

Ce brave enfant, des mieux doués, s'est senti appelé au sacerdoce, à la suite d'une neuvaine à saint Joseph, que je prescrivis, pour obtenir des vocations. Mais il est orphelin ;

élevé par des grands-parents qui l'aiment à la folie, il avait eu à subir de leur part un rude assaut lorsqu'il leur avait annoncé son intention de répondre à l'appel de Dieu.

Son grand-père était allé jusqu'à lui dire qu'il les avait trompés : ils comptaient tant sur lui pour être le soutien de leur vieillesse ! Son projet anéantissait toutes leurs espérances :

“ Si tu nous abandonnes, disait-il, tu n'as point de cœur ! ton départ va rendre plus malade encore ta grand-mère déjà bien affaiblie, et peut-être la faire mourir. Le quatrième commandement de Dieu n'ordonne-t-il pas aux enfants d'aimer leurs parents et de leur venir en aide, etc., etc. ”

Pendant toute une journée, les deux vieux ne voulurent prendre aucune nourriture, et ne firent que pleurer.

Quoique bien affligé de leur désespoir, Raphaël n'avait été nullement ébranlé et, après des péripéties qu'il serait trop long de raconter, il avait fini par obtenir d'eux l'autorisation d'entrer au séminaire de Tananarive et, chemin faisant, s'était arrêté à Faratsiho pour me rencontrer.

* * *

Le lendemain, je célébrai pour lui la sainte messe avant le jour afin qu'il pût y faire la sainte communion et accomplir la plus grande partie de l'étape avant les grosses chaleurs.

IV

Après quatre heures de chevauchée, tantôt en plaine, tantôt en montagne, j'arrive au col d'Ambatofotsy, à une altitude de 1,900 mètres.

De là, on embrasse d'un coup d'œil le fameux massif de l'Ankaratra, le plus imposant de la grande île. En face, se dresse majestueux, le géant des monts malgaches, le Tsiafajavona (2,633 mètres), flanqué des deux acolytes qui lui servent de contreforts, le Maharirana (2,592 mètres) et le Tsiafakafo (2,592 mètres). Autour de leurs cimes se profilent une douzaine de pics culminant à plus de 2,000 mètres. Ce sublime spectacle élève naturellement l'âme vers Dieu, et amène sur les lèvres l'invocation du Psalmiste : *Benedicite, montes et colles, Domino ?* (Montagnes et collines, bénissez le Seigneur !)

En contre-bas, dans la plaine, serpente l'Ampitambo, dont les eaux fertilisent de plantureuses rizières et irriguent de nombreux villages qui, de loin en loin, ponctuent, de taches blanches, les méandres du cours d'eau.

En descendant les premières marches du long escalier qui me sépare de la vallée, j'aperçois à une assez grande distance des gens qui arrivent de tous côtés pour se grouper autour d'un drapeau français tenu haut et ferme par un robuste indigène.

Un quart d'heure plus tard, je me trouve au milieu de ces braves enfants accourus à ma rencontre. Je ne les avais pas vus depuis quatre ans. Aussi quelles cordiales salutations et poignées de mains s'échangent ! Le cortège se remet en marche dans la direction d'Ambatofosy, grossi à chaque instant par de nouveaux venus et plus que triplé lorsqu'on atteint le village.

L'église, qui vient d'être refaite en grande partie, est toute luisante de jeunesse et de propreté ! Un arc de triomphe en orne l'entrée.

* * *

Le 15 octobre, de bonne heure, les sentiers qui conduisent à la mission sont remplis de chrétiens venant assister à la messe matinale et faire la sainte communion. A la grand-messe, la confirmation est administrée à 96 néophytes.

Saint François de Borgia, patron de la paroisse, a vraiment obtenu de Dieu une surabondance de grâces pour cette localité. Quand on pense que, — il y a dix ans, — vingt néophytes à peine recevaient les sacrements, en cette chrétienté qui compte aujourd'hui par centaines les fervents habitués du banquet eucharistique.

Les débuts religieux ont été rudes en cette vallée foncièrement idolâtre. Il fallut tout le zèle et tout le savoir-faire du catéchiste Paul, et de sa fidèle compagne, Marie-Rose, pour détacher peu à peu les gens de leurs usages païens.

Les deux premières années s'écoulèrent sans grand succès apparent. Puis quelques baptêmes d'adultes, choisis parmi les ménages le mieux assortis, déclanchèrent un mouvement religieux qui alla s'accroissant et s'étendit au pays entier. Ce fut le précieux ferment dont parle l'Évangile !

Bientôt, Ambatofotsy fut la première chrétienté du district de Faratsiho, par le nombre et par le bon esprit de ses néophytes. Leur générosité à nous offrir des honoraires de messes, soit pour leurs défunts, soit pour eux-mêmes est admirable. C'est Paul qui leur a donné l'exemple de cette excellente pratique. Je l'ai entendu souvent dire que " Dieu ne lui avait jamais rien refusé de ce qu'il avait demandé en faisant célébrer le saint sacrifice. "

N'oublions pas d'ajouter que Paul a eu un précieux auxiliaire en un excellent jeune homme, Eloi, venu des environs de Tananarive, avec le petit gouverneur indigène, à qui il sert de secrétaire. Il se faisait remarquer par son assiduité aux réunions paroissiales. Doué d'une voix superbe, il s'en servait pour rehausser l'éclat des offices. Il enseigna avec succès les chants religieux à l'Imerina.

Paul, qui l'appréciait beaucoup, se l'attacha plus intimement en lui donnant en mariage sa fille aînée. Ce fut un couple modèle de plus, et déjà quatre beaux enfants sont l'ornement de cet honorable foyer.

Dans l'après-midi du 15 octobre, la représentation d'une pièce patriotique, *Jeanne d'Arc*, fut donnée par la jeunesse du village, sous la direction de Catherine, ancienne élève des Sœurs de Bétafo. L'exécution dépassa toutes nos espérances. Les chants, surtout, furent très réussis, tant les *solis* que les chœurs des "voix" venant se faire entendre à la bonne Lorraine. N'est-ce pas touchant de voir évoquer de tels souvenirs... en un pays si lointain ?

Le gouverneur et l'instituteur officiel — bien que païens — assistaient à cette représentation qui les édifia beaucoup, tout en les récréant.

V

Le 16 octobre, après la messe matinale à laquelle plus de cent fidèles reçoivent encore une fois le "pain des forts", dont ils seront maintenant privés pendant plus d'un mois, nous prenons le chemin de Faratsiho.

Le retour s'effectue sans incident jusqu'à la plaine de Ma-

molahy
saint
Nou
l'endro
de cet
d'Amb
Nous
bas, au
d'indigé
voyant
n'avaien
ment le
alors, ne
Le pr
Halte n
On se
de Saint
plimenta
L'un c
d'hui ch
Ame de
aujourd'l
Dans s
quelques
tout ce q
lahy, et t
il exhorte
senti à s
faire l'ag

molahy, au milieu de laquelle s'élève une église dédiée à saint Joseph.

Nous n'avions donné aucun rendez-vous aux chrétiens de l'endroit. Aussi fûmes-nous étonnés de voir un des notables de cette chrétienté venir à notre rencontre jusqu'au col d'Ambatofotsy, puis, plus loin, une députation de fidèles.

Nous eûmes l'explication de l'énigme, en apercevant plus bas, au commencement de la plaine, un gros attroupement d'indigènes. C'étaient les paroissiens de Mamolahy, qui, prévoyant notre passage, avaient résolu de nous arrêter ! S'ils n'avaient été qu'une poignée, on aurait pu décliner doucement leur importunité. Mais ils sont plus de 300 ! Comment, alors, ne pas agréer leur demande ?

Le programme de l'itinéraire subit donc une modification. Halte non prévue à Mamolahy.

On se dirige en chantant à pleins poumons vers son église de Saint-Joseph. Là on nous régale de cantiques, de compliments et de trois harangues éloqu岸tes.

L'un des orateurs est Joseph, ancien catéchiste, aujourd'hui choisi par ses concitoyens pour les fonctions de maire. Ame de la chrétienté qu'il a fondée jadis et qu'il édifie aujourd'hui par la parole et par l'exemple.

Dans son discours, il exprime sa joie de nous posséder quelques instants ; il expose avec une simplicité charmante tout ce qu'il a fait pour le progrès de la religion à Mamolahy, et tout ce qu'il se propose encore de faire à l'avenir ; il exhorte à la ferveur tous les braves chrétiens qui ont consenti à suspendre leurs travaux agricoles pour venir me faire l'agréable surprise de leurs hommages filiaux, etc.

Après mes remerciements chaleureux, nous réenfourchons nos montures impatientes.

La plaine de Mamolahy est vivement traversée et la montagne qui lui succède prestement escaladée... Bref, à une heure du soir, nous arrivions à Faratsiho, où le bon Père Gachet, désespérant de nous voir revenir, s'était déjà mis à table.

Les trois jours qui suivent sont remplis par la visite canonique régulière de la mission et de la communauté. Chers lecteurs, si vous pouviez me suivre dans les mille détails de cet inventaire spirituel et matériel, vous seriez édifiés de voir combien il y a de pauvreté dans nos ménages, et aussi, combien il y a d'ingéniosité pour tirer partie de tout et utiliser pour le mieux vos moindres dons.

VI

J'ai terminé mes excursions dans l'ouest, le nord et l'est de ma préfecture apostolique. Le 21 octobre, je me dirige vers le sud.

J'arrive en face de Tsarazafy après trois heures de chevauchée à travers la brousse, en pays presque entièrement désert. A peine çà et là quelques troupeaux de bœufs ou de porcs, cherchent une pâture, bien maigre, hélas ! car c'est la fin de la saison sèche, et aucune verdure n'apparaît encore.

J'aperçois à gauche une vaste étendue de terre défoncée et préparée pour le repiquage du riz ; à droite voltigent des bandes de canards sauvages, tantôt se reposant sur les joncs, tantôt plongeant dans les mares bourbeuses du lac de Tsarazafy presque à sec, en cette saison. Mais déjà les

pluies
grande

J'arr
chrétien
plus les
quantit
grande

L'éva
qu'aillen
tats son

Pourq
de la pr
taines co

Ne ser
lence, le
mille da

saisir. L
pomme d
une nour

qui sont
jouissent

remercier
même en

civilisé ?

Le 22
ment de co

de la petit
de saint L

pluies commencent, et bientôt les eaux recouvriront la plus grande partie des landes.

J'arrive à destination sans incident. Une petite troupe de chrétiens est venue à ma rencontre. Ici, nous ne trouvons plus les foules d'Ambatofotsy ; mais la qualité compense la quantité. La paroisse se compose d'une élite qu'anime une grande bonne volonté !

L'évangélisation du pays a été entreprise en même temps qu'ailleurs, et avec les mêmes moyens. Cependant, les résultats sont loin d'être les mêmes. . .

Pourquoi ? . . . Mystère ! . . . N'est-ce pas un peu le mystère de la prédestination, qui semble parfois exister pour certaines collectivités comme pour les individus ? . . .

Ne serait-ce pas aussi parce que Tsarazafy est, par excellence, le pays de la vie facile ? Peut-être . . . Le poisson fourmille dans ses eaux ; il n'y a qu'à tendre la main pour le saisir. Le riz pousse vigoureux aux abords du lac. La pomme de terre foisonne en d'immenses terrains, et fournit une nourriture abondante pour l'engraissement des porcs, qui sont la richesse des habitants. Les Malgaches païens jouissent ingratement de tous ces biens, et oublient d'en remercier le grand Donateur ! . . . Hélas ! n'en est-il pas de même en beaucoup d'autres pays, même dans le monde civilisé ?

* * *

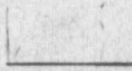
Le 22 octobre, j'administre à vingt néophytes le sacrement de confirmation après avoir procédé à la bénédiction de la petite église — bien pauvre, hélas ! — sous le vocable de saint Louis-de-Gonzague. Daigne l'aimable patron de la

jeunesse catholique faire fleurir la pureté en ce pays, qui en a tant besoin !

A Tsarazafy se clôt mon excursion apostolique.

* * *

Une chevauchée de sept heures me ramène à Bétafo, où je rente joyeux, bénissant Dieu de tout ce que j'ai vu et de tout ce que j'ai pu dire et faire pour la gloire de son nom adorable en cette partie de la Vigne mystique confiée à mes soins.



de
La par
étap
tatié

L E

bre, no

Une

C'est u

Au c

mises

ferons

ASIE

Au Pays des Lamas

THIBET

UN VOYAGE MOUVEMENTÉ

Extraits du journal de la Rév. Mère Marie
de Saint-Zacharie, supérieure des Franciscaines
Missionnaires de Marie du Thibet

I

La panique à Ta-t sien-lou. — Départ des religieuses. — Premières étapes. — Marche sous la pluie. — Vive alerte. — Débuts d'équitation. — Paysages himalayens.

LES nouvelles devenant de plus en plus mauvaises et le péril grandissant d'heure en heure, le 24 septembre, nous nous décidons à quitter Ta-t sien-lou.

Une terreur folle s'est emparée de tous les habitants. C'est un sauve-qui-peut général.

Au dernier moment, les montures qu'on nous avait promises n'arrivent pas. Nous partons quand même. Nous ferons la route moitié à pied, moitié en chaise à porteurs.

* * *

Cette mésaventure, hélas ! n'est pas la seule. Moins d'une heure après notre départ, un orage éclate : les éclairs sillonnent le ciel, le tonnerre gronde et se repercute avec un bruit d'enfer dans les montagnes. Une averse terrible s'abat sur nous ; malgré nos parapluies, nous sommes trempées jusqu'aux os, car la route n'offre aucun arbre, aucun gîte, aucune anfractuosité, où l'on puisse se mettre à l'abri.

Lorsque ce déluge prend fin nos porteurs quittent leurs habits mouillés pour les faire sécher au soleil qui vient enfin d'apparaître.

Passent une trentaine de soldats allant de Ba-thang à Ta-tsien-lou, où le préfet les appelle en toute hâte. Ils nous demandent si Ta-tsien-lou n'est pas complètement détruit, car tel est le bruit qui circule dans l'intérieur du Thibet.

* * *

Nous reprenons la marche interrompue, cheminant au pied de cimes que recouvrent des neiges éblouissantes.

Lorsque la nuit arrive, nous sommes en pleine forêt. Le pays est absolument désert. De sombres gorges s'ouvrent devant nous. Peut-être servent-elles de repaires à quelque une des nombreuses bandes de brigands qui détroussent et massacrent les voyageurs. Nous avons bien deux soldats avec nous... Protection illusoire !... Le silence est profond. Personne n'ose dire un mot.

* * *

Tout à coup, à un tournant du chemin, retentit une clameur :

“ — Qui va là ? ”

Nous
attendi
Nos
Mais
“ —
Nous
Le gr
séminar
et nous
eux-mér

A hu
Giraude
mise à n
(un peu c
en un in
Chacu
sur les s
mes si la

Le lend
part pren
et seller l
Enfin l'
vont en a
de mètres
peu pénibl

Nous nous arrêtons médusées, croyant à une attaque et attendant la phrase traditionnelle : “ La bourse ou la vie ! ”

Nos soldats ont déjà la main sur leurs fusils, prêts à tirer.

Mais la voix reprend :

“ — Qui vient là ? ... Est-ce la caravane des sœurs ? ”

Nous comprenons alors qu'aucun danger ne nous menace.

Le groupe d'où partait l'interpellation était composé de séminaristes, qui étaient partis avant nous, allaient à pied et nous croyaient encore bien loin derrière eux. Ils avaient, eux-mêmes, dans l'obscurité, cru rencontrer des bandits.

* * *

A huit heures, nous atteignons enfin l'auberge où Mgr Girardeau et les Pères nous ont précédés. Une chambre est mise à notre disposition. On nous fait du feu. Le souper (un peu de viande froide et du pain, une tasse de thé), s'avale, en un instant.

Chacune de nous installe sa couverture sur les paniers et sur les sacs, afin de ne pas coucher par terre, et nous sommes si lassées que nous ne tardons pas à nous endormir.

* * *

Le lendemain, lundi 25 septembre, les préparatifs de départ prennent un peu de temps ; il faut charger les yacks et seller les chevaux.

Enfin l'on s'ébranle... Monseigneur et les missionnaires vont en avant-garde. Nous les suivons à quelques centaines de mètres de distance... Les débuts de l'équitation sont un peu pénibles pour quelques-unes de nos sœurs, d'autant plus

que les selles d'amazones sont inconnues par ici : il faut, bon gré mal gré, monter à califourchon sur les selles tibétaines... et quelques selles ! Enfin, après quelques minutes d'exercices, je vois avec satisfaction nos braves compagnes guider leurs montures avec assurance.

* Notre gîte prochain, Tche-to-chan est situé au revers d'une très haute montagne que nous devons gravir. L'étape sera de 48 kilomètres.

Le pays boisé, est coupé de prairies émaillées de jolies fleurs sauvages, de celles que l'on rencontre aux fortes altitudes, l'edelweis entre autres.

* * *

A mesure que nous montons, les arbres deviennent rares, la nature se fait sévère. La solitude est absolue ; on ne trouve pas une seule maison sur la route. Chose curieuse, la chaleur est intense, un soleil de plomb darde sur nos têtes. et, à deux ou trois cents mètres au-dessus de nous, étincelle le blanc manteau des neiges éternelles.

Un peu après midi, on fait halte sur un plateau. Nous voudrions bien trouver un peu d'ombre ; mais inutile d'y penser. Nous nous installons donc sur l'herbe. De loin, nous voyons les séminaristes allumer le feu et préparer une grande marmite de thé. Monseigneur, qui pense à ses filles, nous en envoie, ainsi qu'une part de son dîner (un peu de pâté et de pain).

Après une heure de repos, il faut se remettre en selle, car le terme à atteindre est encore éloigné.

En route donc, avec courage ! Heureusement, la route

devi
et n
l'épa
Ou
d'œil
abru
verde
sent
et dri
Qu
vons
sage.
forme
réserv
s'inst
dépen
Noi
croit,
coup/
nous n
lits. "
exténi
sur un
Suite d
Arri
Gira
Vive
Le 2
heures

devient meilleure. Nous avons franchi le col le plus élevé, et maintenant, nous dévalons le long d'une pente dont l'épais gazon repose les pieds de nos pauvres chevaux.

On ne saurait dire combien la nature change ici à vue d'œil. Autant le premier versant de la montagne était abrupt, sauvage, dénudé, autant ce deuxième versant est verdoyant et agréable. Au milieu de beaux pâturages paisent de grands troupeaux de moutons dans une herbe haute et drue.

Quelques habitations se montrent çà et là, et nous arrivons enfin à une auberge construite pour les troupes de passage. C'est une maison chinoise avec toiture thibétaine en forme de terrasse. Elle se divise en trois parties : on nous réserve deux chambres à l'une des extrémités ; Monseigneur s'installe avec les Pères et les séminaristes dans les autres dépendances de la maison.

Nous n'en pouvons plus de fatigue et j'éprouve, par surcroît, pour ma part un malaise assez sérieux, ayant pris un coup de soleil. Aussi, après avoir avalé une tasse de lait, nous nous étendons sur les planches qui vont nous servir de lits. " C'est bien inconfortable ! " allez-vous penser ; mais, exténuées comme nous le sommes, nous dormirions couchées sur un tas de cailloux.

II

Suite du voyage. — Rencontre de yacks. — Halte à Gnan-pa. — Arrivée à Tong-go-lo. — Installation provisoire. — Retour de Mgr Giraudeau à Ta-tzien-lou. — Une caravane porteuse d'argent. — Vives alarmes.

Le 26 septembre, nous nous remettons en route vers sept heures du matin au chant de l'*Ave maris stella*.

Bientôt, il faut interrompre l'hymne sacrée pour nous frayer un passage à travers des troupes de yacks chargés de bagages qui obstruent le chemin.

Ces grosses bêtes s'effarouchent si peu que c'est toute une affaire de les déranger pour passer. Ils sont hauts comme les plus grands bœufs d'Europe, mais beaucoup plus larges et plus gros. Leur poil noir est si long qu'il touche presque terre. Leurs cornes énormes les rendent effrayants, et ils seraient terribles si les Thibétains ne les avaient admirablement domestiqués. Ce sont eux qui transportent toutes les marchandises dans ces régions si mal partagées au point de vue des voies de communication.

* * *

Au bord du sentier, nous rencontrons parfois des sortes de tours ou de pylones hauts de deux mètres, très larges à la base et se terminant en cône. Tout autour, à terre, sont posés quantité de petits cônes en terre cuite longs de dix centimètres. Chaque passant en ramasse quelques-uns et, dévotement, les places dans des creux ménagés dans la tour.

A dix heures, nous atteignons le gros village de Gngang-pa dont les maisons sont éparpillées dans la plaine. On nous sert le thé dans la maison du *Téou-pe-fou* (chef de l'endroit).

Après avoir traversé une rivière sur un pont de bois fragile, et où un homme nous fait passer une à une en tenant notre cheval par la bride, nous arrivons au gîte d'étape par une belle route qui serpente au milieu des prairies.

* * *

Enf
attendi
mission
précéd
Tong
va'llée.
s'install
occuper
petites
fait de
quatre
dans no
une tab

Nos
cloisons
gnent p
gestes d
nous ma

Nous
fait viv
En fai
céréale,
avec le t
sionnaire
dur. Nou
dégoût q
malades.

Enfin, le 27, nous atteignons Tong-go-lo. C'est là que nous attendrons la fin de la tourmente. Mgr Girardeau et ses missionnaires s'y sont déjà réfugiés pendant les persécutions précédentes.

Tong-go-lo n'est qu'un petit hameau dans une spacieuse vallée. A l'écart, au bord de la route, il y a une auberge où s'installe toute notre caravane. Monseigneur et les Pères occupent le quartier de droite ; nous, celui de gauche. Deux petites chambres sont à notre disposition. Il s'y trouve, en fait de mobilier, quatre couchettes de bois, autrement dit quatre planches sur lesquelles nous nous étendons, roulés dans nos couvertures (car il ne peut être question de draps), une table et deux bancs.

Nous plus proches voisines sont... des vaches. De minces cloisons nous séparent d'elles et, comme ces cloisons n'atteignent pas le plafond, rien ne nous échappe des faits et gestes de nos co-locataires les herbivores : les distractions ne nous manqueront donc pas et le jour et la nuit.

* * *

Nous achetons un mouton, assez cher. Mais, que faire ! il faut vivre, même en exil, et ici il n'y a aucune boucherie.

En fait de victuailles, on ne trouve que des navets et une céréale, le *kin-ko*, qui, moulu, s'appelle *teang-pa* et constitue avec le thé beurré, l'alimentation des Thibétains. Les missionnaires y sont un peu habitués ; mais l'apprentissage est dur. Nous avons voulu en essayer : hélas ! l'invincible dégoût qu'inspire un mets si peu appétissant nous a rendus malades. Nous ne nous décourageons pas cependant. Nous

recommencerons, car, au début, tous les Européens éprouvent, paraît-il, la même répugnance et, comme le grand air nous donne un appétit féroce, il faut nous mettre au *tsang-pa*.

Nous ne pouvons songer à faire du pain ; tout manque pour cela, et le *ko-koui* (sorte de pain chinois), très mangeable quand il est bien préparé comme à Tatsienlou, n'est ici qu'une pâte non levée, pas cuite, excessivement lourde pour l'estomac.

* * *

Nous acceptons joyeusement et avec patience l'épreuve de l'exil. Le temps s'écoule dans la prière, le travail, l'étude du chinois et du thibétain.

N'ayant pas d'endroit pour nos exercices de piété, nous allons dans les champs réciter en commun l'Office de la sainte Vierge. Nous chantons des cantiques au grand ébahissement d'une assistance nombreuse d'indigènes dont les yeux épiant inlassablement tout ce que nous faisons.

* * *

Le 3 octobre, on apprend que des troupes du Kien-tchang sont en marche pour mettre fin à la révolte de Tatsienlou. Monseigneur se décide alors à retourner dans cette ville avec deux Pères afin de juger la situation.

* * *

Douze jours après notre arrivée à Tong-go-lo, nous fîmes vivement intéressées par le passage d'une caravane, accom-

pagné
quara
l'armé
précie
tains e
notre
leur pé
tous d
vaste
piquet
que l'o

Les
trouver
nourrit
de tout
chose
beurre
de thé
reux qu

Nous
repas. U
en form
terre. P
excite v
percée a
taine de
sous le
partie à
une seco

pagnée d'une forte escorte militaire. Elle se composait d'une quarantaine de yacks porteurs de caisses d'argent pour l'armée du Pétang. Après avoir déposé leur chargement précieux à l'auberge, sous la garde des soldats, les Thibétains et leurs bêtes allèrent camper sur la colline, derrière notre maison. Tandis que les yacks cherchaient librement leur pâture, les conducteurs dressèrent la tente sous laquelle tous devaient s'abriter, hommes et bêtes. Cette tente, de vaste dimension, était soutenue au milieu par un long piquet et tendue aux quatre coins par des anneaux de fer que l'on passe dans des tiges plantées en terre.

Les Thibétains sont nés pour être voyageurs ; ils ne se trouvent jamais embarrassés ni pour le gîte, ni pour la nourriture. Ils ne se mettent en route qu'après s'être munis de tout ce qu'il leur faut, et ce tout se réduit à peu de chose : un sac de cuir contenant de la farine, un peu de beurre enfermé dans une peau d'agneau, quelques feuilles de thé ; avec cela, il n'y a pas au monde de gens plus heureux que les Thibétains.

Nous regardons les gens de la caravane préparer leur repas. Un garçonnet a ramassé du bois, réuni trois pierres en forme de trépied et posé dessus une grande marmite en terre. Pour activer le feu, il se sert d'un grand soufflet qui excite vivement notre curiosité. C'est une peau de mouton percée au centre par un tube de fer blanc long d'une trentaine de centimètres. On retient un des côtés de la peau sous le coude droit et, de la main gauche, on prend l'autre partie à laquelle on donne un mouvement de va-et-vient. En une seconde, le feu flambait, et cela semblait la chose la

plus commode du monde. Des Chinois présents voulurent essayer l'ingénieux et primitif instrument ; mais ils eurent beau faire, ils n'y réussirent pas : il faut un apprentissage pour arriver à l'utiliser, car la peau de mouton n'est ni cousue ni fermée hermétiquement, on ne crée le vide et le gonflement d'air que par la manière de la plier et de la tenir.

Dès que le thé eut bouilli, les Thibétains le versèrent dans une sorte de baratte en bois, haute de 75 centimètres et d'un diamètre de 15 centimètres. Ils y ajoutèrent du beurre et du sel ; puis, au moyen d'un long pilon, ils frappèrent sur le récipient pendant une dizaine de minutes, jusqu'à ce que le mélange fût parfait.

Chaque convive tira alors de son habit un bol en bois, le remplit aux trois quarts de farine, y ajouta du thé beurré et pétrit l'amalgame avec les doigts de la main droite, jusqu'à ce qu'il eût obtenu une boule assez consistante.

Voilà le régime habituel des Thibétains. Ceux qui sont fortunés y ajoutent un peu de viande fumée, du mouton, soit du yack, ou du fromage blanc conservé, qui ne serait pas mauvais s'il était salé et moins malpropre, car il est rempli de poils de chèvre.

* * *

Huit jours après le départ de Mgr Girardeau, le bruit se répand à Tong-go-lo que les bandits qui terrorisent le pays ont formé le projet de venir nous dépouiller du peu que nous possédons.

Le chef du village, qui a surpris une conversation à ce

sujet et qui sent quelle responsabilité lui incombe, est très inquiet. Il est venu nous prévenir et ne cache pas son désir de nous voir partir au plus tôt. Nous en avons encore plus grande envie que lui ; mais comment partir ?

La nuit du 10 au 11 octobre se passe dans les plus vives alarmes. Les Pères et les séminaristes restent sur pied. Mais les voleurs ne se montrent pas. Ils se sont pourtant approchés de la maison, car les chiens ont aboyé sans discontinuer ; mais ils n'ont pas osé l'attaquer.

Le lendemain, nous apprenons qu'une troupe thibétaine est postée dans la montagne à une journée d'ici, afin de ne laisser passer personne. Une autre troupe est, paraît-il, campée à Ho-kéou. Nous voilà donc entre deux feux : exilées de Ta-tsien-lou pour notre sécurité, nous sommes plus en danger que jamais et aucun secours ne peut venir à nous. Comment fuir, à présent ? C'est impossible.

III

Départ des religieuses de Tong-go-lo. — Halte à Gniang-pa. — Architecture thibétaine. — Moulins à prières. — Etapes périlleuses.

Ayant pu, à grand'peine nous procurer enfin des bêtes de somme, nous avons expédié nos bagages, le 13 octobre et nous-mêmes, dans l'après-midi du même jour nous nous sommes mises en route pour Ta-tsien-lou. Trois d'entre nous sont à cheval, trois en chaises.

* * *

Il est nuit noire quand nous arrivons à Gniang-pa, où nous devons passer la nuit. Le village est désert, les habitants ont tous pris la fuite, emportant toutes leurs denrées.

Dans l'auberge ne se trouve qu'une troupe de soldats de Ta-tsien-lou qui viennent d'arriver. A la demande instante de Monseigneur, appuyée par le consul de France, le mandarin les a envoyés pour nous délivrer des Thibétains. Nous voilà donc sous la protection des Chinois.

Au prix de mille difficultés, on parvient à chauffer un peu d'eau pour le thé, car les propriétaires de l'auberge, avant de partir, ont pris soin de cacher leur bois et même leur provision de bouse de vache employée ici comme combustible.

Nous soignons quelques soldats qui ont été terriblement éprouvés par le froid en cours de route. Leurs yeux sont horriblement rouges et si gonflés qu'ils ne peuvent ouvrir les paupières d'où coulent abondamment des torrents de larmes. Pauvres gens ! comme ils souffrent ! Ils nous disent que nous éprouverons le même mal dans la montagne. Espérons que non.

* * *

14 octobre. — La journée se passe dans une attente éner-
vante et dans des espoirs toujours déçus. On nous a promis dix chevaux et nous ne voyons rien arriver.

Nous examinons de fond en comble la maison où nous logeons. C'est le vrai type des constructions thibétaines. A l'extérieur, on dirait une large tour carrée. La maçonnerie des deux étages est faite en grosses pierres et en cailloux, cimentés non avec de la chaux, mais avec de la terre. Les murs ont un mètre d'épaisseur et préservent parfaitement du froid ; les plafonds sont composés de poutres grossières, recouvertes de branches qu'on n'a même pas dépouillées de

leurs feuilles. La maison n'a qu'une porte fort basse. Le rez-de-chaussée est réservé aux écuries, les gens logent au premier, et les chiens aux second étage.

L'escalier en pierres, sans rampe, fort étroit, donne dans la cour. Nous le montons avec précaution et nous nous trouvons sur un balcon dont le garde-fou est une simple barre de bois. Cinq ou six chambres ouvrent sur ce balcon.

A côté des chambres nous voyons les moulins à prière domestiques, cylindres de différentes tailles, bourrés de pape-rasses sur lesquelles sont écrits ces caractères : *O mani pad me oum*. Par une légère impulsion, ils tournent sur eux-mêmes, et les Thibétains, en les frôlant, ne manquent pas de les pousser l'un après l'autre en murmurant la prière : *O mani . . .*, etc., qui, paraît-il, n'a aucune signification. Ils se servent aussi de moulinets portatifs, sorte de hochets que l'on tient en main et que l'on agite.

Le dernier étage de la demeure thibétaine est réservé aux chiens. Ces quadrupèdes, qui sont, en général, très féroces, se promènent en liberté sur la terrasse et exercent leur surveillance au loin, comme sur la cour, sans que les voyageurs soient exposés à leurs morsures. Ce second étage sert aussi de grenier pour les céréales ; on y bat le blé, on y sèche la paille, etc. L'accès en est des plus primitifs et des plus difficiles. C'est tout simplement un tronc d'arbre appuyé à l'extérieur contre le haut de la maison ; de 30 en 30 centimètres sont disposées des entailles. On monte le long de cette perche en s'aidant des mains et des pieds. Les Thibétains font cela avec aisance, même en portant des paquets.

A l'extérieur, la maison est revêtue de bouse de vache :

le bois fait absolument défaut dans ces parages, et les déjections des herbivores en tiennent lieu.

* * *

15 octobre. — En quittant Tong-ge-lo, nous espérons bien arriver aujourd'hui à Ta-tisen-lou et y recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement. S'il faut de la patience en Chine, il en faut deux fois au Thibet.

Notre lever a été matinal! Dès cinq heures, nous étions sur pied et à midi nous étions encore là, attendant les chevaux.

A six heures, les yacks porteurs de bagages s'étaient mis en route, accompagnés de M. Liard et d'une troupe de soldats. Nous comptons les rejoindre rapidement, car les gros ruminants thibétains vont lentement.

Enfin, à midi et demi, on amène huit chevaux. Hélas ! ce sont des bêtes de labour et non de selle. Un seul a des étriers ; les autres n'ont rien, ni étriers, ni mors, ni brides. Les Pères s'ingénient à rendre ces bêtes montables, en ajustant à quatre d'entre eux des cordes en guise d'étriers et de brides ; mais, avec la meilleure bonne volonté, il n'y en a pas pour tous. La corde autour du cou qui servait pour les conduire au pâturage sera une pauvre bride ; espérons que ces chevaux, d'apparence peu fougueuse, seront sages et se guideront eux-mêmes en suivant la caravane. Encore une fois, à la garde de Dieu !

* * *

Nous enfourchons nos pauvres montures, les séminaristes suivent à pied. Le mandarin nous donne une escorte de

douze soldats ; quant à lui, il attendra, avec les Pères, les autres chevaux et nous rejoindra, au galop à Ti-zou.

Nous partons par un beau soleil qui fait fondre la neige ; mais bientôt l'astre du jour se cache, la température baisse, et les flocons blancs recommencent à tomber, puis la grêle s'y mêle et nous fouette le visage. Une heure avant d'arriver à Ti-zou, le froid devient intense, le vent est glacial sur ces hauteurs.

Enfin, nous atteignons l'auberge. Mais elle est déserte, les habitants ont fui. La caravane des yacks, voyant que nous tardions, et trouvant porte close, a passé outre.

* * *

Que faire ?

Il est trois heures de l'après-midi. Je suis bien indécise car il est impossible de franchir la montagne avant la nuit. Mais comment rester ici, sans provisions ni couvertures ; tout cela est parti avec la première caravane ? Comment passer la nuit dans un endroit où nous ne trouverons aucun secours ?

C'est ce que me représente un des séminaristes chinois.

“ — Il est, dit-il, plus sage de nous hâter. Tâchons d'atteindre nos bagages, qui nous attendent peut-être au-delà de la montagne. ”

En route donc ! Nos pauvres chevaux fatigués, qui n'ont rien mangé de la journée et qui ont, tout le long de la route cherché des ronces dans la neige, trouvent dur de repartir. Hélas ! au bout de quelques minutes, la tourmente redouble de violence. Un atroce vent du nord nous flagelle la figure et les mains ; nous sommes transies de froid. Cepen-

dant nous tenons bon, nous marchons pendant une heure. Mais, alors, je me demande comment nous arriverons au bout du terrible passage de la montagne.

Tout à coup, la débâcle se met dans notre caravane.

La neige est devenue si épaisse, qu'il est impossible de reconnaître la route. Au lieu de franchir un pont, que nous n'avons pas aperçu sur notre droite, nous avons marché au gré de nos chevaux qui ne sont guère sensibles à l'action de leur licou de corde. Du reste, les blancs flocons qui tourbillonnent sur nos têtes nous aveuglent et nous ne voyons pas à dix mètres devant nous.

* * *

Il n'y a pas d'hésitation possible sur le parti à prendre : il faut revenir à Ti-zou ! Je fais retourner mon cheval qui, heureusement, n'est pas mal harnaché et m'obéit bien. Nous réunissons plus difficilement les autres ; l'un d'eux même jette une de nos Sœurs par terre ; heureusement, la neige amortit la chute.

Bref, tant bien que mal, nous revenons sur nos pas, et nous retrouvons l'auberge que nous n'aurions pas dû quitter. Mais, s'il faisait froid dehors, il ne fait guère plus chaud dans cette maison ouverte à tous les vents. A force de chercher, nous parvenons enfin à allumer un feu de brindilles qui nous réchauffe un peu.

Sur les cinq heures du soir arrivent le mandarin et les Pères, surpris comme nous de ne pas trouver ici la première caravane. Qu'allions-nous faire cependant sans rien à se mettre sous la dent et étant à jeun depuis le matin ?

Restait à prendre son parti gaiement. C'est ce que chacun

fit. Dans une cabane peu éloignée, on finit par trouver un habitant qui consentit à nous vendre fort cher un peu de *tsang-pa* et quelques feuilles de thé. Il avait aussi du beurre conservé dans une peau de yack, mais tellement rance que, malgré la faim, personne ne put y goûter.

IV

Inquiétudes mortelles. — La caravane égarée. — Terribles effets du froid. — Rentrée à Ta-tzien-lou.

16 octobre. — Nous n'avons pu fermer l'œil de la nuit à cause du froid glacial. Le déjeuner est vite expédié : du *tsang-pa* en a fait tous les frais et l'on est heureux de se réchauffer avec un peu de thé bouillant.

Au moment de partir, nous constatons que deux de nos chevaux d'hier, les meilleurs, ont été remplacés par deux éclopés ; l'un deux, presque mourant, ne tient pas sur ses jambes. C'est un tour des Thibétains !

* * *

La gelée nocturne a rendu le chemin difficile. Nos montures glissent, trébuchent dans la neige qui cache les pierres et les trous. Elles se fatiguent beaucoup, il faut les tenir très ferme. La neige est haute ; que sera-ce sur la montagne ?.... Oh ! combien nous appréhendons ce passage.

Je cherche en vain à reconnaître les lieux que nous avons traversés il y a trois semaines. L'immense tapis blanc ensevelit champs, rochers, arbustes. Le firmament lui-même est comme ouaté de neige. Tout est tellement blanc qu'on ne

distingue pas les hautes cimes qui nous entourent de toutes parts. Personne dans ce désert glacé.

* * *

A neuf heures, nous atteignons la maison où nous comptions nous arrêter hier. Nous demandons des nouvelles de notre première caravane. On l'a vue passer ; mais on ne sait ce qu'elle est devenue. Pourtant, en nous montrant du doigt quelques yacks qui errent à l'aventure, le propriétaire du logis nous demande si ce ne seraient pas les nôtres.

Ce sont eux, en effet, car voici un des conducteurs de la caravane qui nous aborde. Il nous dit en deux mots les souffrances de la veille : les chemins rendus impossibles par les hautes neiges, le mauvais temps, les yacks en débandade, et la fuit les surprenant au col de la montagne... Un soldat a beaucoup souffert, d'autres ont les pieds gelés... Et M. Liard ? et les séminaristes qui l'accompagnaient ?... Il ignore leur sort. Ils ont continué leur route malgré la nuit.

* * *

Les soldats vont se réchauffer un instant dans la cuisine. Peu après nous envoyons les chercher, car nous voyons au loin sur la montagne trois cavaliers descendre au galop de notre côté. Ce sont, pensons-nous, les éclaireurs de l'armée tibétaine. Le mandarain donne l'ordre de tenir les armes prêtes et chacun se met sur la défensive. Allons-nous assister à un combat ? Non, nous ne pouvons croire que les Tibétains, dont les fusils portent à peine à 200 mètres, veuillent se mesurer avec des chinois dont les armes européennes uraient vite raison d'eux.

Cep
suffisa
Nou
fait un
ouvert.
les Pér
on ne d

Nous
est dou
Tout
caisse a
sur le fl
stupéfac
le sol, la
donc pas
git-il pas
mètre de

Nous i
tours. Ils
ristes, un
première
nous vier
sur cette
séjourner
Un des
des frictic
toute bleu
L'officier :

Cependant, les cavaliers approchent toujours... Puis, ayant suffisamment vu nos forces, ils tournent bride.

Nous en profitons pour repartir, nous aussi. Après avoir fait une centaine de mètres, nous apercevons un parapluie ouvert. Ce ne peut être que celui de M. Liard. Très inquiets les Pères font explorer tous les environs... Vaines recherches : on ne découvre rien.

* * *

Nous commençons l'ascension de la montagne. La pente est douce ; mais le verglas rend la marche pénible.

Tout à coup, sur le bord de la route, nous apercevons une caisse abandonnée ; un peu plus loin, deux autres ont roulé sur le flanc de la montagne ; enfin, quelle n'est pas notre stupéfaction, arrivées à un petit plateau, de voir, épars sur le sol, la plus grande partie de nos bagages ! Que s'est-il donc passé ? M. Liard ne serait-il pas mort de froid ? Ne gît-il pas enseveli sous cette neige qui, par endroits, a un mètre de hauteur ?

Nous faisons halte, et les Pères vont examiner les alentours. Ils ne tardent pas à revenir, ramenant deux séminaristes, un officier et des soldats, qui faisaient partie de notre première caravane. En les apercevant, des larmes de pitié nous viennent aux yeux. Ils ont passé la nuit dans la neige sur cette montagne où, même par un beau temps, on ne peut séjourner à cause du vent glacial.

Un des séminaristes est inanimé, on le fait revenir avec des frictions et en lui donnant un peu d'alcool ; sa figure est toute bleue, gercée et comme brûlée par le froid glacial. L'officier a les pieds gelés et souffre tellement qu'il pleure.

Pendant que nous leur donnons des soins, les hommes réunissent les bagages et les yacks. On recharge ceux-là sur ceux-ci et l'on continue l'ascension.

* * *

A mesure que l'on monte, le froid devient plus pénétrant. Arrive un moment où il n'y a plus moyen de tenir les rênes, nous avons les mains glacées. Pourvu qu'elles ne gèlent pas c'est le principal.

Tout à coup, retentit une voix plaintive qui appelle :

“ — Je ne puis pas marcher, venez me chercher. ”

D'où vient ce cri ? ... C'est là-haut, à gauche ; un égaré, un soldat qui a les pieds gelés.

Personne de notre escorte ne se soucierait de ce malheureux, si les Pères n'arrêtaient la caravane en demandant qu'on lui porte secours. Le mandarin donne donc des ordres pour le faire chercher.

Nous reprenons notre marche. Elle est silencieuse car la respiration est pénible, l'air manque à ces hauteurs. Je remarque que mes compagnes ont la peau du visage ratatinée, gercée et coupée... Je ne sais comment, je suis moi-même. Chacune souffre, mais ne dit rien.

* * *

Enfin, voici le col. Ensuite la descente ; elle est très raide, très escarpée, les chevaux glissent sur les roches, enfoncent dans les trous. C'est par miracle qu'ils ne tombent pas vingt fois, et nous avec, dans les précipices béants à droite ou à gauche... On recommande de tenir ferme les brides et de se

cramponner à l'animal à chaque secousse. Chaque année, à pareille époque, ce chemin est semé de nombreuses victimes.

Aucun de nous cependant n'a peur. Nous avons confiance en Dieu ; nous sentons tellement son secours intérieur dans les difficiles moments que nous traversons !

Nous aboutissons tout à coup à un défilé obstrué par l'accumulation de la neige. Comment nous frayer un passage dans cette masse épaisse ? il faudrait de gros yacks pour faire la trouée. On lance en avant deux chevaux. C'est à peine s'ils ouvrent un sentier, où nous les suivons à la queue leu leu, marchant sur les traces les uns des autres.

A deux heures du soir, nous arrivons enfin à une petite maison, au fond d'une gorge. C'est le premier gîte que nous rencontrons depuis le matin ; mais trois heures de marche nous séparent encore de Tche-to, où nous devons passer la nuit.

* * *

Une consolante surprise nous attendait toutefois dans ce pauvre logis. Nous y trouvons le bon M. Liard, dont le sort nous causait tant d'inquiétudes.

Voilà ce qui lui était advenu. Devant la débâcle de la caravane, un des soldats, habitué au pays, l'avait décidé à ne pas attendre les charges et à continuer son chemin, grâce au clair de la lune, jusqu'à dix heures du soir. Ils avaient pu ainsi franchir le col de la montagne ; mais la descente du versant opposé s'était effectuée dans les ténèbres et ils avaient failli tomber dans un précipice. Alors, le missionnaire avait refusé d'aller jusqu'à l'auberge et, choisissant un endroit abrité, il avait passé la nuit à côté de son cheval

qui le réchauffait un peu, de sorte qu'il n'avait heureusement pas trop souffert.

* * *

L'auberge où nous rencontrons M. Liard est la plus lamentable que j'aie jamais vue. Tout y est en loque et en ruine ; malpropreté indescriptible, humidité sans pareille, l'eau suinte du toit sur les lits, sur les tables...

Nous sommes bien forcées de nous en contenter. Nous avons tant besoin de repos, nous et nos bêtes ! nous n'en pouvons plus. L'aubergiste nous offre du *tsang-pa* et de la farine de maïs. Nous faisons honneur à cette *polenta* bien chinoise quant à son aspect écœurant ; heureusement, elle était bien chaude... et cela fait tout passer !

Nous achevons de manger lorsqu'arriva le pauvre malade égaré dans la montagne. Il est blême et presque sans connaissance. Nous lui prodiguons tous les soins possibles ; mais il s'affaiblit à vue d'œil. Nous n'avons que le temps de lui donner quelques explications sommaires et de le baptiser sous condition. Il ne tarda pas à rendre le dernier soupir...

D'autres malades nous réclament. Plusieurs soldats ont les pieds gelés, nous les frottons avec de la neige. Cela réussit pour quelques-uns et la circulation reprend. Pour d'autres, nos efforts sont vains, et les malheureux souffrent terriblement.

* * *

Nous reprenons notre route avec courage, soupirant vers notre gîte d'étape. La marche est moins pénible, la neige moins épaisse ; nous ne sommes plus qu'à 3,000 mètres d'al-

titude.

mauvais

Enfin

soit lou

Aussi

rôle d'ir

un des I

extrême

nous soi

cruellem

Sur le

cuisante

sements.

liers d'a

n'aurez

nos paup

blait que

17 octo

Mais nos

ouvrir. C

partir ? N

nous sembl

Mais ne

nous ass

durait jan

Nous pi

bre vide, r

titude. Mais les yeux commencent à nous brûler, ce qui est mauvais signe.

Enfin se montrent au loin les maisons de Tche-to. Dieu soit loué !

Aussitôt arrivées à l'auberge, nous recommençons notre rôle d'infirmières. Soldats, élèves, porteurs de chaises, même un des Pères, presque tout le monde a les yeux endoloris et extrêmement rouges. Nous les soignons d'abord, puis nous nous soignons nous-mêmes, car nous commençons à souffrir cruellement. Mais ce n'était rien encore.

Sur les dix heures du soir, la douleur devient atrocement cuisante et, de tous les coins de la maison, partent des gémissements. Personne ne peut dormir. Figurez-vous des milliers d'aiguilles s'enfonçant dans le globe oculaire et vous n'aurez qu'en petit une idée de ce que nous ressentons. De nos paupières ruisselle une fontaine de larmes. Il me semblait que je perdais la vue. Quelle nuit !

* * *

17 octobre — Le matin, la douleur avait un peu diminué. Mais nos yeux étaient si gonflés que nous ne pouvions les ouvrir. Cependant, une grosse question se posait. Comment partir ? Nous aurions tant voulu être enfin chez nous, où il nous semblait plus facile de nous soigner.

Mais nos hôtes nous décidèrent à attendre le lendemain, nous assurant que cet inflammation, causée par la neige, ne durerait jamais plus de vingt-quatre heures.

Nous passons une journée de patience dans notre chambre vide, maladroitement comme de petits enfants. Il faut qu'on

nous donne la becquée, il nous est impossible de nous servir nous-mêmes.

Vers le soir, l'enflure diminue ; mais le voyage semble encore bien difficile. Tout à coup, joyeuse nouvelle ! Notre bon Monseigneur, averti de notre piteux état, nous envoie de Ta-tzien-lou des chaises à porteurs, deux pains et une boîte de lait. Le Père, en nous donnant les pains, dit joyeusement : “ — Voilà du bon gâteau de Savoie ! ”

Oh ! c'était bien meilleur que du gâteau pour nous qui n'avions plus mangé de pain depuis trois semaines !

* * *

18 octobre — La nuit a été assez bonne. Nous pouvons ouvrir les yeux ; mais nous sommes des monstres horribles à voir. Nos figures sont enflammées ; la peau, soulevée en écailles desséchées, laisse couler une sorte de pus.

Notre dernière étape s'effectue en chaises à porteurs. Ah ! que nous sommes heureuses de retrouver notre cher couvent debout ! De quels accents enthousiastes nous chantons le *Te Deum* en action de grâces de notre heureux retour.

* * *

3 novembre — Notre Journal de voyage est fini mais non pas les angoisses ni les périls... On n'entend que d'horribles récits. Les jeunes soldats, excités par les dangers qu'ils ont courus, sont avides de carnage. Ils ont dévasté le Pe-makoué, partie du Thibet non encore soumise à la Chine, mettant le feu aux villages, tuant les indigènes comme des mouches, et donnant libre cours à tous leurs instincts de barbarie sanguinaire.

20 no
d'un mi
Davenas
avoir en
tour bat
de mort.
ger, qu
l'exécuti

12 déc
nous fait
dant sa c
chambre
des Chin
cessait de
la mort.

Délivr
quartier r
les lamas.
qui décor
tes de pea
teurs du p
dans ces c

* * *

20 novembre — Mgr Giraudeau a reçu enfin une lettre d'un missionnaire prisonnier des Thibétains, M. Joseph Davenas. Il a été délivré par les soldats chinois, après avoir enduré un vrai martyre pendant quinze jours, tour à tour battu, maltraité, mourant de faim, et sans cesse menacé de mort. Dieu l'a gardé ! Chaque fois qu'on voulait l'égorger, quelqu'un qu'il ne connaissait pas s'opposait à l'exécution.

* * *

12 décembre — Nous fêtons le retour de M. Davenas. Il nous fait frémir en racontant tout ce qu'il a souffert pendant sa captivité. Les lamas voulaient l'écorcher vif. De la chambre où on l'avait enfermé, il entendait les hurlements des Chinois auxquels on faisait subir ce supplice, et il ne cessait de faire des actes de résignation et de préparation à la mort.

Délivré par les soldats chinois, il fut installé dans le quartier réservé au Bouddha vivant qui s'était enfui avec les lamas. Il put se convaincre, de ses yeux, que les statues qui décorent la chambre du grand dignitaire sont recouvertes de peau humaine. Ces simulacres cruels sont les protecteurs du peuple thibétain. Oh ! que le démon est puissant dans ces contrées !

AFRIQUE

Au milieu des Requins

Lettre du R. P. LOUIS PARISOT, des Missions
Africaines de Lyon, missionnaire au Dahomey

LE 5 janvier, vers les trois heures du matin, en pleine nuit, à la hauteur de Sierra-Leone, la machine à vapeur de notre pauvre vieux navire se détraque et subitement l'hélice s'arrête de tourner.

Quel " sabot " que ce Stamboul ! Il en est à sa sixième panne, dont l'une en pleine tempête.

Nous sommes là, perdus en mer, sous le soleil tropical ; l'Océan, par bonheur, est calme.

Les mécaniciens réparent : j'entends leurs coups de marteaux. Arriveront-ils à relancer le navire ou bien serons-nous obligés de *robinsonner* en attendant le passage d'un transatlantique qui vienne au secours de notre détresse et nous prenne à la remorque ?

Les matelots, profitant de l'accident, se reposent.

* * *

Nous sommes dans les parages du requin. Dans la matinée, on signale à l'arrière la présence de l'un de ces man-

geurs d'hommes. Curieusement, j'accours ; mais l'horrible bête avait déjà disparu dans les profondeurs.

Un peu avant midi, nos marins prirent à la boucherie du bord un gros crochet ; ils y fixèrent un morceau de chiffon rouge et, cet hameçon ayant été attaché à un cable, ils lancèrent le tout à la mer.

Mais l'oripeau écarlate n'eut aucun succès. Nul poisson n'y mordit durant la matinée.

On ne remarqua aux alentours du bateau qu'une tortue de taille extraordinaire. Aperçue à bâbord, elle essuya sans broncher une sérieuse mousquetade ; sa carapace était à l'épreuve des balles.

* * *

Mais, pendant le dîner, on vint chercher le commandant.

La ligne en fil de fer venait d'être happée, brisée, emportée par un poisson féroce.

“ — C'est un requin ! ” dit l'officier ; la pêche est à recommencer.”

Il s'en fut quérir une ligne plus forte, à l'hameçon de laquelle on suspendit un morceau de chair saignante. Dix minutes après, j'entendis des cris au milieu du navire : un petit requin, long d'environ un mètre cinquante, se débattait sur le pont. On l'assomma à coup de hache ; puis, avec un coutelas, on lui ouvrit le ventre : son estomac était rempli de pommes de terre et de débris, que le cuisinier, après le repas, avait jetés à la mer.

Un marin tailla dans les flancs du monstre un morceau de chair d'au moins trois kilos pour amorcer le gros crochet dont je vous ai parlé plus haut.

* * *

Cette fois, je suivis attentivement toutes les péripéties du drame.

A peine avait-on jeté l'appât que, des profondeurs, on vit surgir lentement, énorme, terrible, un des plus formidables squales qui se puissent imaginer. Penché sur le bastingage, je retenais ma respiration. Il courut droit au morceau de viande, ce lambeau de la chair d'un de ses pareils, de sa progéniture peut-être. La mer était calme, l'eau très claire. Rien ne m'échappait de ses mouvements.

Devant lui, filaient ou plutôt serpentaient deux poissons, gros comme des anguilles de moyenne taille. On les nomme des "pilotes", parce qu'ils dirigent le requin dans sa marche et vers sa proie. On dit que, sans ces "pilotes" le requin est stupide et incapable de se suffire. Du reste, je vis la manœuvre : les petits poissons se détachèrent de l'énorme bête et vinrent sur la proie.

Le requin docile arriva derrière eux. Déjà, il se tournait sur le flanc afin de happer l'engin amorcé, lorsqu'un cri, parti de nos rangs, lui ferma la gueule, il s'éloigna, laissant derrière lui un sillage phosphorescent.

Nous éprouvâmes une vive déception et un matelot jeta un juron de dépit.

* * *

Mais au même moment, notre cœur se serra à nouveau sous l'émotion. Six requins aux reflets verts de taille moyenne, venaient dans notre direction. Le premier s'approcha de l'amorce, se tourna sur le flanc, ouvrit ces horribles mâchoires et... les referma...

Un
Nous l
Les
monstr
coups d
d'arrièr
le, qui
l'onde ;
formid
Mais,
deuxièm
capturé
mença

Au bo
lumineu
grande :
pilotes.

— Cl
la ligne
De nou
et refern
paraître.

Les ma
cable et,
l'animal.
Cette f

Un cri de triomphe courut parmi nous : " Il est pris ! Nous le tenons ! "

Les matelots empoignèrent vivement le câble. Mais le monstre luttait avec rage, teignant l'onde de sang ; de ses coups de queue, il faisait des remous terribles, il filait d'avant, d'arrière, plongeant bondissant. Trois fois son horrible gueule, qui essayait de couper la chaîne de fer, apparut hors de l'onde ; trois fois il disparut. Puis, soudain, d'une secousse formidable, il brisa la ligne. Les marins étaient furieux

Mais, ne se tenant pas pour battus, ils se munirent d'un deuxième crochet, coupèrent dans la dépouille du requin capturé un autre morceau de viande et la pêche recommença patiente.

* * *

Au bout d'un quart d'heure, on vit deux petits sillons lumineux au fond des eaux, suivis d'une lueur verte plus grande : c'était le gros requin qui revenait avec ses deux pilotes.

"— Chut ! fit le matelot qui, bras nus, jambes nues, tenait la ligne ; pas un mot ! "

De nouveau, je vis le poisson se tourner sur le flanc, ouvrir et refermer la gueule, puis, tranquillement s'enfoncer, disparaître.

* * *

Les marins n'eurent garde de tirer. Ils abandonnèrent le câble et, pendant plusieurs minutes, laissèrent se fatiguer l'animal.

Cette fois, il était bien notre prisonnier. C'est en vain

qu'il essaya de se déprendre, en plongeant, en filant, en donnant des secousses. Dans sa rage, il se tournait parfois sur le dos et montrait son ventre blanc et sa gueule ouverte menaçante, qui crachait le sang à gros bouillons. Il apparut enfin à fleur d'eau, tiré par vingt bras vigoureux.

* * *

Ah ! Dieu, l'horrible bête ! l'énorme bête !

On vit de suite qu'on ne pourrait pas la hisser à bord sans que la corde se brisât. Vite un mousse fit un nœud coulant au bout d'un autre câble. On le passa sous les nageoires... et puis : " Oh ! hisse ! Quarante bras, cette fois, tiraient sur les cables. Je n'oublierai jamais les cris joyeux de l'équipage en ce moment dramatique.

Durant six secondes, le requin se balança, gigotant au-dessus de l'eau, puis sa tête apparut sur le bastingage. Une dernière secousse et l'énorme masse s'effondra sur le pont.

" Sauve qui peut ! " Tout le monde de s'éloigner au plus vite pour être hors de l'atteinte des terribles coups de sa rage au paroxysme.

Alors le maître d'équipage, avec une massue, brisa sa queue et sa tête, puis de son coutelas lui fendit le crâne.

* * *

Le monstre mesurait trois mètres cinquante et pesait pour le moins cent kilos. On le dépeça sur le champ, malgré les soubresauts de son corps pantelant. Dans le ventre, on trouva dix livres de chaire crue. Il avait autant de sang qu'un porc ; mais nul ne songea à le recueillir pour faire du

boudin. Les matelots se partagèrent seulement, comme des trophées, sa queue, ses nageoires, son épine dorsale, ses mâchoires.

Ah ! ces mâchoires ! La gueule s'ouvre au-dessous d'un prolongement très accentué du museau supérieur : c'est ce qui force le requin à se retourner pour mordre. Enorme et effroyable, cette gueule ! A la partie inférieure, quatre formidables râteliers parallèles ; au-dessus, trois rangées de dents disposées comme les scies des faucheuses... et pointues ! C'est à vous enlever à tout jamais l'envie de prendre un bain dans l'Océan.

* * *

L'opération de charcuterie achevée, on jeta à la mer les restes.

Ils descendirent lentement... en zigzags... Mais ils n'atteignirent pas le fond de l'eau !... Nous vîmes tout à coup des masses sombres s'approcher hâtivement de ces lambeaux de chair. Des requins accouraient pour dévorer les débris saignants de leur infortuné congénère. Horrible épilogue de l'horrible drame.

AMÉRIQUE

UNE VISITE A LA CORDILLÈRE DES ANDES

(PÉROU)

LA TERRE — LA FLORE — LES HOMMES

Par le R. P. PHILIPPE KIEFFER, de la Congrégation
du Saint-Esprit

(SUITE) *

DEPUIS San Bartolomé, le paysage a changé. Le demi-désert a succédé au désert absolu.

La végétation est encore espacée; mais, à mesure qu'on monte vers Matucana, les espaces se garnissent. Dans les ravins, le sol commence à disparaître sous la masse des plantes, la plupart desséchées, en cette saison, ou plutôt à moitié fanées, plusieurs gardant encore leurs fleurs.

Ce qui domine, ce qui éclate en triomphe, ce sont les cactacées de toute espèce, depuis le petit *échinocactus* à longues épines soyeuses, entrecroisées sur une tête grise ou jau-

* Voir le numéro précédent.

nâtre, jusqu'aux gigantesques *cereus* à colonne ou à candélabre. À côté d'eux, les surpassant encore en nombre, les *broméliacées* escaladent la montagne, les unes terrestres, à longues crinières, montées sur des troncs courts, diversement divisés (tels que les *puyas*), les autres, à la fois terrestres et parasites, tantôt imitant le port des grandes liliacées, tantôt se laissant pendre, comme des lichens, aux branches et aux feuilles des plantes environnantes.

De superbes foureroyes (*Fourcroya* Schult.) mêlent leurs grandes rosettes vert clair à cette gamme de verdure plutôt pâle. Quelques-unes ont encore leur hampe élançée, couverte de nombreuses clochettes blanches, élégamment suspendues.

En somme, c'est une végétation étrange et qui déconcerte, à première vue.

À mesure que l'on monte, des types plus connus s'y mêlent et finissent par devenir abondants : lupins, bégonias, plumbago, croton, héliotrope, lantana, salvias écarlates. À noter aussi une grande exubérance de séneçons buissonnants, dont les fleurs jaunes finissent par écraser tout le reste et le faire passer à un ton monotone.

Deux buissons qui ne viennent pas spontanément dans la plaine de Lima et qu'on ne trouve d'abord qu'au voisinage de l'eau, à partir de San Bartolomé, se montrent ici en pleine montagne et gardent leurs feuilles malgré la sécheresse : le *molle*, faux-poivrier (*schinus molle* L.), bien connu de tous ceux qui ont fréquenté la Côte d'azur, où il s'est si bien acclimaté, et le *huaranhuai* (*stenolobium sambucifolium* Kunth), à feuilles de sureau et à belles clochettes jaunes d'or, qui mériterait bien, lui aussi, comme son compa-

gnon de la sierra péruvienne, d'être acclimaté dans nos régions tempérées.

C'est dans ce demi-désert qu'on rencontre aussi, pour la première fois, la belle composée *mutisia viciaefolia* Cav., à feuilles finement pennées, terminées en vrilles, et à calice longuement imbriqué d'où s'échappent de larges ligules oranges, avec, au milieu, un bouquet de fleurs flosculeuses à longues anthères brunes saillantes, d'un superbe effet décoratif. Elle est en fleurs en cette saison, ce qui, ajouté à la masse des autres plantes à moitié desséchées, ne laisse pas de produire, au sortir du désert de Chosica, un effet très agréable.

* * *

Dans la vallée, les cultures tropicales ont disparu, depuis San Bartolomé. Il n'y a plus, au bord des *acequias* (canaux), que le maïs, la luzerne, le blé, l'orge, la pomme de terre.

Les *acequias*, par un effet d'optique bien connu, paraissent monter le long des pentes, quand c'est plutôt le fond de la vallée étroite qui monte: on peut les suivre, à leur bordure verte, jusque assez haut, à travers les "andenes" (cultures en terrasses) qui occupent le flanc des montagnes.

* * *

Un grand nombre de ces terrasses datent de la lointaine époque des Incas et même — nous l'avons dit tout à l'heure — d'au delà. On les voit, à des hauteurs déconcertantes, en friche, envahies par la végétation demi-désertique de la région. Elles étaient autrefois cultivées: le seul fait de leur existence le prouve.

De ce
constate
déduire
diminué.
preuve o
apporté.

Elisée
lui, ne n
riens, —
étourderi
populatio
ressort av
depuis l'è
désastreu
de nous d
chiffres si
rappellera
vable fut
encore, po
des évalua
sonnable à
de la popu
équivalent à
la Perse, d

¹ Le rece
par un sav
envoyé à L
Cérou. Son
sion, ce sav
devoir résili
le travail n

De ce délaissement de terres autrefois cultivées que l'on constate à divers degrés dans tout le Pérou, on a voulu déduire la preuve que la population du pays a beaucoup diminué. C'est même, en y regardant de près, la seule preuve ou le seul semblant de preuve qu'on en ait jamais apporté.

Elisée Reclus, d'autres géographes encore, qui, comme lui, ne manquent guère l'occasion de s'improviser historiens, — ce qui, soit dit en passant, dénote une singulière étourderie, — apportent une statistique comparée de la population au temps des Incas et de nos jours, par quoi il ressort avec évidence que le Pérou est allé se dépeuplant depuis l'ère fortunée des Fils du Soleil jusqu'à la fin de la désastreuse domination espagnole. Ils oublient seulement de nous dire à quelle source authentique ils ont puisé des chiffres si éloquents. Le lecteur restera rêveur quand il se rappellera que le premier essai de statistique un peu recevable fut fait, au Pérou, en 1876, ¹ et qu'aujourd'hui encore, pour une grande partie du pays, on en est réduit à des évaluations à vue d'oeil. Ce qui a été écrit de plus raisonnable à ce sujet est le mot d'A. de Humboldt : " Parler de la population de l'Amérique avant la conquête espagnole équivaut à parler de la population de l'antique Égypte, de la Perse, de la Grèce et du Latium. "

¹ Le recensement de la population fut fait au Pérou en 1876 par un savant mathématicien français, M. Joseph Marchand, envoyé à Lima par le gouvernement français à la demande du Pérou. Son travail terminé et au moment de le livrer à l'impression, ce savant, pour des motifs de dignité personnelle, crut devoir résilier son contrat, et celui qui apposa sa signature sur le travail n'en est même pas le modeste compilateur.

* * *

Mais les terrasses abandonnées?... Leur envahissement par les cactus et les tillandsias ne prouve-t-il pas, mieux que ne le ferait un document écrit, l'état autrefois peuplé, aujourd'hui déchu, des vallées de la Cordillère ?

Quand on va de Marseille à Gênes, le long de cette admirable Corniche où flottent deux rubans d'azur, l'un lui ceignant le front, l'autre s'enlaçant à ses pieds, on voit, s'étaguant à de grandes hauteurs, des terrasses laborieusement construites, où le soleil du soir met aux pierres mal jointes les mêmes reflets apaisés qu'aux vieux rochers des caps voisins. Les habitants qui vivent encore peuvent certifier qu'il y a quarante ans à peine, sur ces murs vénérables, des blés jaunissaient. Aujourd'hui, quelques oliviers restés debout parmi les coquelicots tapageurs et les nielles pensives, sont seuls à y porter le deuil des moissons disparues.

* * *

Qui donc a réduit en déserts ces pays autrefois si riches ? Quels *conquistadores*, renouvelés des Espagnols, ont dépeuplé ce sol merveilleux ? Vous cherchez en vain : ou plutôt, s'il existe un coupable, sa faute n'est pas d'avoir tué, massacré, exterminé...

Ces pays se sont enrichis, des villes se sont créées, des bourgs ont passé au rang de cités opulentes. Le paysan des terrasses s'est réveillé garçon de café ou croupier de casino. Sinon, vous le trouverez sûrement, au coin de la rue, épiciier, débitant, employé, fonctionnaire, médecin peut-être, ou avocat. Voilà tout le secret.

Il
andé
Les
au Pé
Le re
à l'ag
fréqu
des er
échang
de vill
dispar
Incas,
le seul
des sei
commu
lotis et
Arri
se disl
constru
Des
Trujill
gissent,
Des
réclame
la côte
porter
Et su
où l'ear
roseaux,
au ciel.

Il se pourrait bien que ce fût aussi la clef du mystère des *andenes* abandonnées du Pérou.

Les anciens historiens sont unanimes à dire qu'il n'existait au Pérou, du temps des Incas, qu'une seule ville, El Cuzco. Le reste du pays était parsemé de petites localités adonnées à l'agriculture. Jauja, Cajamarca, n'étaient des centres fréquentés que le jour du marché, quand les populations des environs venaient y faire leurs achats, ou plutôt leurs échanges, la monnaie n'existant pas. Les restes apparents de villes anciennes et les traces des grandes agglomérations disparues appartiennent à une période antérieure aux Incas, et, quelle que soit l'idée qu'il convienne de s'en faire, le seul fait qui nous intéresse ici est que le sceptre niveleur des seigneurs du Cuzco avait tout réduit à l'état de petites communautés collectivistes, confinées dans des terrains bien lotis et enregistrés, d'un bout à l'autre du territoire.

Arrivent les Espagnols, l'immense machine collectiviste se disloque et ses pièces se dispersent au gré des nouveaux constructeurs..

Des villes se fondent. Piura, la nouvelle Jauja, Lima, Trujillo, Huancavelica, Arequipa, vingt autres cités surgissent, comme par enchantement.

Des centres miniers se créent, des fonderies de métaux réclament des bras, les richesses de l'intérieur affluent vers la côte où de lourds galions les attendent pour les transporter sur d'autres rivages...

Et sur mainte terrasse abandonnée, auprès de l'acequia où l'eau verte du Rimac a cessé de clapoter parmi les roseaux, les cactus sont seuls, désormais, à lever leurs bras au ciel.

IV

SAN MATEO ET CHICLA — LA STEPPE — LES AIGUILLAGES —
HENRY MEIGGS — W. PRESCOTT ET LA RAPACITÉ
DES CONQUÉRANTS ESPAGNOLS

Aux approches de Matucana, commence à se montrer une roche que nous n'avions pas vue depuis le littoral et qui va régner jusqu'au sommet de la Cordillère, mélangée çà et là de conglomérats et de grès, et coupée seulement à de grandes distances par les andésites qui caractérisent la région côtière. Je veux parler des porphyres, aux teintes variées, aux tons chauds.

Aussi est-il permis de s'attendre à des tableaux d'un puissant effet. Nous touchons à la partie la plus vertigineuse de notre ascension. Déjà, au tournant d'une *quebrada*, des cîmes neigeuses se montrent au fond.

Et pourtant, à mesure qu'on monte, la chaleur semble augmenter. C'est que la vallée devient de plus en plus étroite, la chaleur s'y concentre, et le ciel, d'une pureté merveilleuse, la laisse passer à profusion. La brise, du reste, est très fraîche.

Nous voici à Tamboraque (2 993 m. d'altitude), grandes usines où l'on fait une première concentration de minerais métallifères, pour n'avoir pas à l'expédier sous un trop gros volume à la côte. De hautes cheminées vomissent des flots de fumée noire, qui font une tache affreuse sur le ciel.

Malgré ce fâcheux voisinage, on a essayé de créer à Tamboraque, à cause de la pureté de l'air à ces hauteurs, un *sanatorium* pour des poitrinaires.

pér
vin
tud
don
tôle
cam

L
l'In
sauv
A
avec
tant
D
d'alt
tôle
cher
que
guer
cla f
Oroy
de m

A
passe

2 A

La montée du train, le long des rampes, devient plus pénible. Les tunnels se multiplient. C'est au sortir du vingt-septième qu'on arrive à San Mateo (3 210 m. d'altitude), à 113 kilomètres de Lima. De la station, d'où on la domine, la petite ville est curieuse à voir avec ses toits en tôle chargés de pierres et son église ornée à la fois d'un campanile et d'un dôme minuscule.

• • •

Le paysage devient grandiose aux approches du pont de l'Infiernillo; ce nom indique assez la nature de la gorge sauvage que le pont franchit entre deux tunnels.

A Anchi (3 444 m. d'altitude), la ligne décrit une boucle avec tunnel, le long du rio Blanco, où il y a une très importante usine métallurgique.

De retour sur le Rimac, nous arrivons à Chicla (3 723 m. d'altitude) aux maisons en *adobes*² rouges, aux toits en tôle avec pignons à double pente, à l'européenne. Le clocher est assez imposant. La brise qui souffle bon train explique les grosses pierres qui chargent les toits. Après la guerre du Pacifique, pendant une quinzaine d'années, Chicla fut la station terminus du chemin de fer de Lima à La Oroya; c'est de cette période que datent un certain nombre de maisons aujourd'hui abandonnées.

→ • •

A mesure qu'on monte, depuis Matucana, le demi-désert passe insensiblement à la steppe herbeuse, en grande partie

² *Adobes*, briques crues.

fanée, mais absolument différente de tout le paysage rencontré de la côte jusqu'ici.

Les graminées, si rares dans l'ouest, deviennent prédominantes. On est heureux de retrouver les types qui caractérisent les prairies européennes, les festucas, les poas, les bromus, les mélicas, non pas, il est vrai, à l'état de fin gazon, comme dans les Alpes ou les Pyrénées, cependant n'offrant pas non plus le développement excessif des graminées tropicales. Les herbes ne dépassent pas, en général, cinquante centimètres, sauf, dans les éboulis, au bord des ravins, la superbe *cortadera atacamensis* Pilger, dont les flabelles soyeux rappellent ceux du gynerium.

Aux graminées, qui prédominent ici, se mêlent d'autres plantes des régions tempérées : géraniums, stellaires, cynoglosses, gaillets, valérianes, oeillets d'Inde, anémones, geses, lupins, etc., et un grand nombre de buissons dont aucun, cependant, ne dépasse deux mètres : l'épine-vinette, le groseillier sauvage, une rosacée (*hesperomeles pernettyoides* Wedd.), des solanées buissonnantes. Ajoutez la plupart des plantes que nous avons vues dans les régions précédentes, sauf le faux-poivrier, le mito et la fourcroÿe, qui, de ce côté des Andes, ne montent pas au-dessus de 2 500 mètres. Les cactacées, si exubérantes dans la région précédente, sont à présent rares. Les grands cereus ne se montrent plus.

* * *

Ce qui caractérise cette région et la rend presque étrange, relativement au reste de l'ouest péruvien, c'est que la végétation y est indépendante des cours d'eau. Cela ne veut pas dire que, au bord de l'eau, elle ne prospère pas mieux qu'ailleurs.

On trouve, le long du Rimac et de ses affluents, ce qu'on chercherait vainement dans toute l'étendue de la steppe, de vrais arbres, d'assez belle venue: l'alisio, sorte d'aulne (*alnus jorullensis* Kunth), le quisuar (*buddleia longifolia* Kunth, et *b. incana* Ruiz et Pavon), le quinquar (*polylepis racemosa* Kunth), rosacée qui rappelle le sorbier, et un superbe sureau à cymes d'un beau blanc de neige (*sambucus peruviana* Kunth).

Dans ces hautes régions, les arbres, au bord de l'eau, paraissent de plus grande opulence que dans la basse vallée. Mais, comme pour beaucoup de choses en ce monde, l'apogée pour eux est bien près de la décadence. Nous approchons, en effet, de la *puna*, où aucun arbre ne peut vivre. Et il y a ceci de remarquable, que la végétation ligneuse et, en général, la végétation propre à la vallée, cesse au bord de l'eau plus vite qu'ailleurs. Le sol humide absorbe moins de chaleur que le terrain sec, moins surtout que le rocher, où les rayons du soleil s'emmagasinent en quelque sorte et permettent aux plantes de lutter avec avantage contre l'abaissement de la température durant les bourrasques et aux heures de la nuit.

• • •

Au sortir de Chiela, la ligne décrit de grands lacets. Elle passe et repasse deux fois au-dessus du village. Elle dessine deux V aux aiguillages de Bellavista et de Cerro Negro. Là, le train marche droit au précipice, mais s'arrête au bord ; l'aiguille joue et on repart en sens inverse : c'est vertigineux !

En voilà huit que j'ai comptés, depuis San Bartolomé, de

ces effrayants aiguillages en pleine montagne, sans compter ceux qu'on effectue dans les stations.

Dans les livres sur le Pérou, où la littérature relative à la ligne de la Oroya occupe une place assez importante, je ne me souviens pas d'avoir vu formuler quelque critique au sujet de ces aiguillages. Je ne sais même pas si je n'ai pas lu quelque part que cette façon d'avancer le long des pentes aussi longtemps qu'on peut, puis de repartir en sens inverse, toujours en montant, constitue un trait de hardiesse digne du génie américain.

Il est permis de penser qu'une telle appréciation renferme quelque chose d'étourdi et d'inconsistant.

Que le moyen très expéditif employé par les ingénieurs de la ligne suffise, comme pis aller, dans l'état actuel de l'industrie, du commerce et des relations du pays, c'est possible. Mais il faut désirer que cet état s'améliore: et alors, que fera-t-on de ces aiguillages qui ralentissent énormément la marche des trains et qui, dans l'hypothèse d'une négligence dans le service — hypothèse qui ne saurait être toujours chimérique — constituent un danger dont la seule pensée donne le frisson ?

• • •

Et que dire des ponts et des viaducs ? Ils ressemblent à des échafaudages provisoires.

L'ingénieur paraît avoir procédé de la façon suivante. Poser une pièce de fer au fond du ravin, l'assujettir par le bout inférieur en y coulant du ciment, river à l'autre bout une nouvelle pièce, et ainsi de suite, jusqu'à hauteur de la ligne. Ensuite, quelques pièces rivées en travers, une jambe

de force par-ci, par-là. Et le viaduc est livré à l'exploitation.

Le train y passe... cela tient... c'est quelque chose. Mais dans ces "oeuvres d'art" il y a de tout, excepté de l'art.

• • •

Je n'entends pas, du reste, dénier au chemin de fer de La Oroya un caractère de hardiesse, et même de grandeur. En faisant ces critiques, je crois faire oeuvre plus utile peut-être, et à coup sûr plus sincère, que les panégyristes officiels et tous ceux qui les copient dans leur admiration de commande.

Quelque sympathie qu'on éprouve pour un pays, ou plutôt en raison même de cette sympathie, on a le devoir d'apprécier ses oeuvres avec impartialité. C'est le moyen de créer, autour de la classe dirigeante, une atmosphère de vérité, de justice, de dignité. De là, seulement, pourra sortir pour le pays un progrès véritable.

• • •

Peut-être aussi, en voyant l'oeuvre du chemin de fer de La Oroya, suis-je défavorablement impressionné par celui qui en fut l'artisan. Je veux parler de Henry Meiggs, le fameux constructeur de la ligne, le type de ces aventuriers sans façons et sans scrupules, qui, heureusement, deviennent aujourd'hui plus rares dans la grande république nord-américaine et y sont surpassés en influence par des hommes d'un plus noble caractère.

• • •

Henry Meiggs, né en 1811 dans l'Etat de New-York, gagna d'abord de l'argent comme simple entrepreneur de constructions.

En 1849, nous le trouvons à San Francisco, où il devient conseiller municipal, et d'où il disparaît avec sa famille, en 1855, à la suite de malheureuses transactions financières.

Il va au Chili, construit des voies ferrées, remonte ses affaires, se bâtit un palais, avec un parc superbe, aux portes de Santiago. Pressé de nouveaux soucis pécuniaires, il met sa villa en loterie pour 400,000 pesos, et la rachète ensuite 70,000 au commis qui a le lot gagnant. Cette ingénieuse opération ne l'empêche pas d'avoir besoin d'argent; l'occasion va s'offrir de gagner des millions.

Le président du Pérou et son parti rêvent d'une colossale entreprise, de grands mouvements financiers, quelque chose comme la " conversion de la dette " — si fructueuse pour ses auteurs — faite par le gouvernement précédent. Ils construiront des chemins de fer et Meiggs sera leur homme.

Je n'entre pas dans le détail de la danse aux millions qui s'exécuta alors au Pérou, conduite par Meiggs et deux de ses compatriotes.

On évalue à 74,000,000 de soles l'argent dépensé par le Pérou, pour les chemins de fer, sous la dictature princière de Henry Meiggs.

* * *

Les hommes sans scrupules se rencontrent partout. Il y a longtemps que le poète s'est plaint de la soif de l'or qui tyrannise, en général, les coeurs des mortels. Il ne saurait donc venir à l'esprit de personne de faire un grief à un pays

ou à une race des erreurs d'un individu. Encore faudrait-il que de pareils exemples apprirent à tous les pays à ne pas jeter étourdiment la pierre aux autres.

L'Américain Prescott, dans son *Histoire de la Conquête du Pérou*,³ met en épigraphe, comme résumé, sans doute, des hauts faits des Espagnols, dans le Nouveau-Monde, ce vers de Claudien :

Congestae cumulantur opes, orbisque rapinas
Accipit.

Il pousse même l'imprudence jusqu'à écrire :

“ Quel contraste font ces Espagnols rapaces avec la race anglo-saxonne, qui se répandit dans la grande division nord de l'hémisphère occidental et qui ne doit qu'au travail de ses mains et à la modération de ses goûts la conquête de ses brillantes destinées ! ”

Que Prescott me pardonne. Dans la conquête du Pérou par François Pizarre et ses compagnons, il y a bien des choses que je n'admire pas. Mais, en présence d'Henry Meiggs et de ses amis, manière pour manière, je préfère celle des conquérants espagnols.

V

ENCORE W. PRESCOTT — LES “ PINS ” DE LA CORDILLÈRE —
CASAPALCA — LA PUNA — LE PIC MEIGGS — TICLIO ET
LA GALERA — YAULI — ARRIVÉE À LA OROYA

Prescott, qui s'est placé au premier rang des dénigreur systématiques de l'Espagne, est maintenant apprécié ainsi

³ W. Prescott, *Histoire de la Conquête du Pérou*, Boston, 1847.
Trad. espagnole, Madrid, 1847.

qu'il le mérite. Dès 1885, M. E. Larrabure y Unzueta disait de ses élucubrations :

“ Prescott se montre souvent injuste envers l'Espagne qui mit son sang et son argent au service de l'entreprise la plus grandiose du XVe et du XVIe siècles. Il est tombé dans des erreurs qu'on peut facilement rectifier aujourd'hui, grâce aux documents qu'on tire de la poussière des archives. Il a rempli avec trop de poésie les vides qui restaient dans la trame de son récit et, pour me servir du jugement très juste qu'en a porté notre compatriote Jean de Larriba : “ Il ne voulut ou ne sut pas soumettre son talent à l'histoire, il soumit plutôt l'histoire à son talent. ”

* * *

Je reviens à mon voyage, précisément à propos de Prescott et de la “ poésie ” avec quoi il remplit les vides de son récit. Il y a aussi des vides dans sa géographie. N'ayant jamais visité le Pérou, il nous représente la chaîne des Andes, se dressant devant Pizarre “ avec ses pentes couvertes de forêts toujours vertes. ”⁴ Il connaît même la variété des zones par lesquelles l'expédition doit passer pour arriver aux sommets qui dominant Cajamarca.

“ En même temps, écrit-il, le caractère de la végétation avait changé, et les arbres qui couvraient la partie basse du pays avaient peu à peu cédé la place à des forêts de pins. ”

La région que Pizarre parcourut, après avoir longé le pied occidental des Andes, n'a pas de forêt.⁵ Ce sont, aux

⁴ W. Prescott, *Histoire de la Conquête du Pérou*, p. 354.

⁵ Cependant, du côté de Cajamarca (7° 10' lat. S.), la Cordillère n'est pas tout à fait aussi nue que sous la latitude de Lima. A

endroits les plus favorisés, des taillis se poursuivant par des montées broussailleuses et coupées, sur de vastes espaces, par une steppe herbeuse ou un demi-désert semblables aux régions correspondantes de la *quebrada* du Rimac, avec un peu d'altitude en moins.

Quant à des pins, il faut toute l'imagination d'un habitant du Massachusetts pour en apercevoir l'ombre d'un seul, je ne dis pas sur les Andes de Cajamarca, mais dans tout le Pérou. L'unique conifère connu, entre la Sierra et la côte, l'*araucaria*, a été importé de l'Argentine par les Espagnols et ne vient que par culture. °

Avec de tels procédés en géographie, identiques à ceux qu'il emploie en histoire, il n'est pas étonnant que Prescott en soit arrivé à se représenter le Pérou comme une sorte de paradis terrestre, fleuri et perpétuellement en fête, sous le sceptre paternel des Incas, et on comprend qu'il gémissé de le voir transformé en une géhenne par la poignée de barbares venus d'Espagne, d'un pays qui, au XVI^e siècle, sous la domination d'Isabelle et de Charles-Quint, faisait, comme chacun sait, fort petite figure dans le monde...

mesure qu'on va vers le nord, les différentes zones de végétation que nous avons parcourues jusqu'à présent se rapprochent de la côte. A partir de Trujillo (8° lat. N.) le désert absolu des pentes ouest de la Sierra se confond avec celui de la plaine; la zone des *lomas* disparaît; le demi-désert et la steppe avancent vers l'ouest et, chose plus remarquable, la végétation de la zone orientale de la Cordillère commence à envoyer, par-dessus les cimes des Andes, quelques bosquets bas qui le représentent, soit dans les hauteurs, entre Chachapoyas et Cajamarca, soit au fond des ravins, entre Cajamarca et la côte.

° Le *saucecillo* (*podocarpus oleifolius* Dene) qui devient, dans le nord du Pérou, un grand arbuste, presque un arbre, est une taxacée; il a le port du laurier et ne rappelle en rien nos conifères, pas même nos ifs, des régions de l'hémisphère boréal.

Mais voilà quelque temps que nous avons quitté Chicha et ses aiguillages. La ligne monte rapidement. Nous approchons de la région de la *puna*.

Ce nom désigne les hautes altitudes des Andes, impropres à toute culture. Une dernière fois le train passe auprès d'un champ d'orge, le seul, — sans doute à cause de sa grande altitude, — où la moisson ne soit pas terminée. Les moissonneurs y font des gerbes, en chantant, sur des javelles mal alignées. Nous sommes ici à 3,900 mètres d'altitude.

De tous côtés, ce ne sont que *cerros* rouges couverts d'herbe fine brûlée par le soleil. Mille sentiers s'entrecroisent sur les pentes ; dans une autre saison, on y voit passer de nombreux troupeaux de lamas et de moutons. Le soleil est brûlant. Tout autour il y a des sommets couverts de neige.

L'air est d'une transparence parfaite. Deux hommes cheminent dans la vallée, accompagnés de leur ombre crue, très allongée par la pente ; ils prennent des proportions fantastiques.

* * *

Un éboulis de gros rochers, au milieu desquels des croix éparses, blanches et noires, indiquent un cimetière, et nous arrivons à Casapalca (4,140 mètres), centre minier, aux hautes cheminées fumantes de l'usine de la Cie Backus et Johnston, pour le traitement des minerais. Des lamas chargés stationnent à la gare. Une troupe d'Indiennes, à robes aux couleurs voyantes, lave du linge dans le ruisseau, le Rima, réduit ici aux proportions d'un mince filet d'eau.

Avant l'achèvement de la ligne de La Oroya, Casapalca fut, pendant quelques années, le point de départ des *arrieros*[†] pour le Cerro de Pasco et Huanuco. Aujourd'hui que ce mouvement muletier n'existe plus, la localité a un peu perdu de son importance.

* * *

On repart en V. Quelques voyageurs s'administrent un petit verre d'eau-de-vie faite à Pisco, avec des vins distillés de Chincha et d'Ica, et appelée, pour cette raison, *pisco*. C'est contre le *soroche* (mal de montagne). Un de mes compagnons de voyage, qui est un cicérone aussi aimable qu'averti, blâme fort cette pratique, quoique, dit-il, elle soit générale dans la sierra. De l'eau-de-vie pour se préserver d'une congestion du cœur, c'est, en effet, d'une thérapeutique assez contestable.

* * *

Des sources, blanches comme de l'argent qui brille, tombent à droite et à gauche des hauteurs. Elles se perdent, en bas, dans le rio rougeâtre. L'ombre des montagnes, tout à l'heure d'un beau bleu indigo, tourne au noir. Le train franchit le *Pont Desgraciado*, souvenir, sans doute, de quelque malheur arrivé à l'époque de la construction de la ligne.

Deux cavaliers qu'un faux jour fait paraître tout noirs, montés sur des chevaux noirs, émaciés, à longue queue, — tels les cavaliers de la Mort, — passent dans la pampa grise. On n'entend pas le bruit de leur trot. Au fond, tout près, la sierra blanche étincelle.

† *Arriero*, muletier.

Le tablear a quelque chose de sévère, de presque sinistre... Et voilà que tout à coup, à 4,540 mètres d'altitude, entre le Pont Horn et le Pont Van Brooklin, le train passe devant un hameau en fête. Des drapeaux péruviens, rouges et blancs, flottent au-dessus des portes. Une cascade, derrière les cabanes, semble se panacher et chanter sa liesse à l'unisson des habitants.

* * *

Nous sommes en pleine *puna*. C'est la région des tapis rembourrés de plantes à rosettes grises, à ras du sol. De loin en loin seulement, sur un rocher, on voit un buisson rompre le lé uni de la gigantesque tenture, comme un noeud fait dans la trame par le tisserand. Au fond des cuvettes de la vallée, de petits lacs pleins d'une eau noire piquée de nappes d'argent du côté de l'échancrure de la montagne, et dépourvus de bordure de roseaux, s'ouvrent vers le ciel, semblables à des yeux sans cils. La plupart sont desséchés en cette saison; ils se trahissent seulement par la mousse jaune qui en tapisse le fond. Cette mousse, quand on la regarde de près, se révèle composée presque exclusivement de joncacées de l'espèce *distichia* (*d. muscoides* Nees et Meyen) à feuilles distiques, en forme d'aiguilles obtuses emboîtées les unes dans les autres.

En dehors des étangs, le gazon, un peu fané, quoique vivace, se caractérise par des plantes qui, toutes, se tapissent contre le sol. Elles s'adaptent aux besoins de la lutte contre les ouragans et la neige qui sévissent sur ces rigides hauteurs. La plupart sont dépourvues de tiges, de hampes, de tout ce qui pourrait donner prise à l'ennemi. Non seu-

lement la vie se presse contre terre, elle se fait en grande partie souterraine. Les organes radicaux sont très développés, souvent énormes, relativement à la plante qu'ils supportent; beaucoup de racines qui nourrissent des plantes très tendres sont ligneuses ou sous-ligneuses.

* * *

La voie passe sur des escarpements et franchit une série de tunnels, entre 4,600 et 4,700 mètres d'altitude. J'ai des bourdonnements d'oreilles et un commencement de mal de tête. Le soleil darde des rayons brûlants contre la portière du wagon. Au bord de la voie, des glaçons pendent en stalactites. Aux tournants, quand l'horizon s'élargit un peu, on voit, tout près, des cimes couvertes de neige. D'autres cimes, à côté, montrent la roche rouge ou jaune. Un pic doré par le soleil repose sur une assise horizontale de roches rouges qui lui font un collier fantastique.

* * *

Une de ces cimes, je ne sais laquelle, s'appelle le Pic Meiggs, sur certaines cartes. Quand le grand brasseur d'affaires mourut (en 1877), la ligne de La Oroya était construite jusqu'à Chicla et ébauchée jusqu'ici. Elle fut alors interrompue et reprise seulement en 1891. Mais, dans l'intervalle, les finances du Pérou, engagées dans l'entreprise pour 125 millions de francs et fort compromises déjà vers la fin de l'existence de Meiggs, avaient achevé de s'effondrer dans la désastreuse guerre avec le Chili. Le Gouvernement dut céder la possession de la ligne à un consor-

tium américain, la *Peruvian Corporation*, et c'est cette dernière qui la conduisit jusqu'à La Oroya en 1893.

La dénomination de Pic Meiggs donnée à la cime où le célèbre entrepreneur arrêta son oeuvre n'a, du reste, aucun rapport avec ces événements. Elle rappelle seulement l'emballement, en grande partie factice et payé, que l'aventurier de fortune sut communiquer à l'opinion péruvienne. Je doute que les générations futures ratifient cette sorte d'entrée de son nom dans l'immortalité. Il est vrai que, depuis le triomphe du nom d'Amérique Vespuce sur celui de Christophe Colomb dans la désignation du Nouveau-Monde, il n'est permis à personne de pronostiquer l'avenir des noms d'après l'échelle du mérite de ceux qui les ont portés.

* * *

Tielio, la dernière station avant le passage de la cime des Andes, est au centre d'un vaste amphithéâtre de pics neigeux.

On m'avait recommandé, pour éviter le *soroche*, de faire le moins de mouvements possible à cette altitude. M. Grelaud, ancien agent consulaire de France à Jauja, mon compagnon de voyage, insista, cependant, pour me photographier au bord de la voie. J'avoue que, comme M. Perrichon sur le Mont-Blanc, je cédai à l'ambition de voir ma personne accolée, dans un paysage, à l'immensité des Andes. La descente du train et la rentrée en voiture s'opérèrent du reste, sans que le *soroche* s'en mêlât.

D'autres voyageurs, qui n'avaient point bougé, furent moins heureux.

Une femme, notamment, éprouva tous les effets du mal

de mer et en donna des marques retentissantes. C'était une quarteronne au service de deux Soeurs de la Charité qui se rendaient à Jauja, Au départ de Lima, la vaillante supérieure provinciale des Soeurs, qui a effectué cinquante fois à cheval le passage de la Cordillère, recommandait beaucoup à cette femme d'avoir soin des deux Soeurs, " surtout à Tiolio ". Les rôles étaient renversés. Les deux Soeurs soignaient la pauvre femme avec autant de dévouement que de naturel.

* * *

Le train repart à trois heures et demie par deux aiguillages en V. Bientôt il arrive au tunnel de La Galera, par lequel il franchit la ligne de faite, à 4,750 mètres d'altitude. La traversée du tunnel ne dure que cinq minutes. Quand on en sort, on est dans le bassin de l'Amazone.

Rien, du reste, qui rappelle le fleuve aux opulents horizons où baigne l'immense forêt tropicale. Partout, comme sur l'autre versant des Andes, des pâtures jaunissantes coupées de lacs noirs et entourées de cimes couvertes de neige.

Aux endroits où la roche nue apparaît, elle continue de revêtir des couleurs vives et variées où dominent le rouge et le jaune. C'est que, comme je l'ai déjà noté, depuis Matucana, où finissent les roches éruptives de la côte, nous sommes dans les porphyres de l'âge secondaire, avec conglomérats, grès et tufs traversés, ça et là, par des andésites à filons de quartz, du contact desquels viennent les richesses minières incalculables, cachées sous ces fiers sommets.

La végétation aussi est la même que sur l'autre versant. Entre Viscas et Yauli, la ligne traverse une formation carac-

téristique de la *puna*, que Weberbauer appelle *büschelgrass formation*, constitué par des graminées en touffes, au milieu d'un tapis intermittent de dicotylédones à rosettes pressées contre le sol. Des moutons, des lamas, qui s'enfuient au passage du train, parcourent ces vastes solitudes, sous la conduite d'Indiens drapés dans des *ponchos* multicolores.

Yauli, à 4,090 mètres d'altitude, est le chef-lieu d'une province faisant partie du département de Junin. C'est un centre minier. On en exporte une eau minérale, excellente, mais un peu chère, il faut l'avouer : 0 fr. 75 centimes le quart de litre pris dans les gares de la ligne.

* * *

A partir d'ici, la nature des roches va changer. Les grès se font rares : ils sont remplacés par des calcaires jurassiques et crétacés, dont les strates puissantes, diversement inclinées, s'aperçoivent dans les escarpements de la vallée. Des sources pétrifiantes déposent, çà et là, des nappes qui dévalent, tels des glaciers, vers les fonds. La rivière, un petit affluent du rio Mantaro, s'est frayé, à un endroit, un passage sous la roche ; la voie passe sur ce pont naturel.

Déjà on est redescendu à une région cultivée. Des champs d'orge, fraîchement moissonnés, laissent voir leurs chaumes où picorent les poules.

* * *

A cinq heures, le train entre à La Oroya.

Les derniers rayons du soleil mettent des tons rouges aux tillandsias qui pendent aux hautes roches calcaires sembla-

bles à une cathédrale gothique en ruines. Une musique champêtre joue ses airs stridents ; les musiciens sont venus par le train depuis Yauli. C'est en les suivant, avec M. Grelland et le fidèle Edilberto, que je gagne l'*Hôtel de Junin*, le grand caravansérail délabré où il va falloir passer la nuit.

VI

ÉTAT RELIGIEUX DE LA OROYA — LA VALLÉE DU RIO MANTARO—

JAUJA — LE RECRUTEMENT D'UN " VOLONTAIRE " —

JAUJA, PREMIÈRE CAPITALE DU PÉROU — UN

PEU D'HISTOIRE ANCIENNE

La Oroya se trouve à 3,712 mètres d'altitude et à 208 kilomètres de Lima. Le nom de cette localité signifie, en quéchua, " pont suspendu ". Là existait, à l'origine, la passerelle sur laquelle les Espagnols, venant de la côte, franchissaient le rio Mantaro pour se rendre à Tarma et à Jauja.

En cet endroit s'est formée une petite agglomération d'indigènes vivant de l'orge, des pommes de terre et autres tubercules cultivés sur les flancs de la vallée. Lorsqu'elle devint tête de ligne du chemin de fer de Lima (en 1893), La Oroya vit sa population augmenter. Depuis que la ligne continue, d'une part jusqu'au Cerro de Pasco, de l'autre jusqu'à Huancayo, le nombre des voyageurs qui s'y arrêtent est moindre ; mais, en raison même de la double bifurcation de la ligne, le mouvement y reste assez considérable.

• • •

Hélas ! rien, ou presque rien, n'a été fait pour satisfaire aux besoins religieux de la population.

Une petite chapelle ancienne, de chétive apparence et dont l'état intérieur est pire que tout ce qui se peut imaginer, est visitée, une fois l'an, par le curé de Yauli, distant de 23 kilomètres.

Inutile de dire que cette visite se fait le jour de la San Geronimo (Saint-Jérôme), fête du village, et que celle-ci consiste essentiellement en danses, en consommations de *chicha*^s et de *pisco*, en courses de taureaux et autres divertissements. Les offices religieux ne sont pas exclus du programme, c'est entendu ; mais ils n'exercent aucune influence appréciable sur les idées et la moralité des habitants. Ce jour-là, si le *majordome* (habitant désigné à tour de rôle chaque année pour faire les frais de la fête) fait bien les choses, il y a un prédicateur : quelque curé voisin, ou même un *doctor* de Lima ou de Huanuco. L'éloquence de cet orateur d'apparat est consacrée surtout à prouver que saint Jérôme est le plus grand saint du paradis. Cela ne saurait remplacer le catéchisme, que ces pauvres gens ignorent complètement, ni le prône sur l'Évangile.

Quelle influence la religion peut-elle avoir sur le peuple quand elle se réduit à quelques rares cérémonies cultuelles, dont les simples (dans l'ignorance où ils sont de leur sens véritable) n'apprécient l'importance que d'après l'effort qu'elles réclament du prêtre et d'après la note à payer que cet effort explique et, jusqu'à un certain point, justifie ?

Ce qui est dit ici de La Oroya, simple bourgade au croise-

^s Boisson fermentée, sorte de bière, faite ordinairement avec la farine de manioc trempée.

ment des routes, pourrait se dire, hélas ! de maint centre beaucoup plus important de la sierra péruvienne. C'est le mal dont souffre le pays. En le constatant, je ne récrimine contre personne ; je sais que, même voulût-on y remédier, on ne le pourrait pas en un jour. Mais quiconque tient une plume et s'en sert pour s'adresser au public, doit dire les choses telles qu'elles sont, en laissant à Dieu le soin d'établir la responsabilité de chacun.

* * *

Je passai la nuit à l'*Hôtel Junin* dans une chambre de choix, que M. Grellaud, un habitué, voulut bien partager avec moi.

Malgré le choix, les carreaux étaient cassés et les portes fermaient mal. Je ne pus fermer l'oeil. Il faut dire aussi que le *soroche* s'était mis de la partie.

* * *

Pour aller de La Oroya au Chanchamoyo, le chemin direct passe par Tarma, localité que l'on peut atteindre en cinq heures de cheval.

L'excursion que je projetais à la Forêt péruvienne avait surtout pour but les missions que les RR. PP. Franciscains y ont fondées parmi les Indiens Amouèches. Mais, auparavant, il y avait intérêt pour moi à visiter le couvent d'Ocopa, qui est comme la maison-mère de ces missions.

Je résolus donc de me rendre d'abord à Jauja, d'écrire de là au R. P. Gardien du couvent d'Ocopa pour lui annoncer ma visite, et d'attendre sa réponse.

* * *

Je partis de La Oroya, le lendemain, par le train de huit heures du matin.

A mesure que l'on descend dans la vallée, les bords du rio Mantaro, dénués de tout arbre et de tout arbuste, se nuancent de quelques champs de seigle, actuellement vides de leur moisson et dont les chaumes diffèrent à peine de ton des pâtures desséchées de la montagne. C'est la saison sèche. Il n'y a de vert que le rio Mantaro; ses eaux claires, dans le paysage jaune pâle, semblent une incrustation d'émeraude dans un bassin d'or.

A un tournant, quelques buissons de solanées apparaissent, puis des séneçons fleuris, à fleurs jaunes. La suggestion du jaune hante ici la nature.

Enfin, on aperçoit des arbres (trois, sans plus) auprès d'une cabane d'Indiens que la ligne du chemin de fer, nouvellement construite, a éventrée à l'un de ses coins et qui se soutient par un prodige d'équilibre. La famille est assise sur un tas de décombres. Le père, la mère et un petit garçon, drapés dans leur poncho fauve et leur *Uiclla* rouge, sont impassibles et regardent dans le vide. A quoi pensent-ils? Le train passe, ils ne bougent pas. Ni crainte, ni admiration, ni surprise. Depuis quatre cents ans, l'Indien reste assis ainsi en face de la civilisation... C'est la réflexion que j'échange avec M. Grellaud, tandis que nous filons à toute vapeur à travers une hacienda, où des boeufs attelés à de primitives charrues opèrent un labour très superficiel.

* * *

Mais voilà Llocllapampa, avec des arbres nombreux (aulnes, quinquars, quisuars, capulis) et des cultures qui s'étendent des deux côtés de la ligne comme en un paysage de Savoie ou de Dauphiné.

Puis la vallée se rétrécit; mais les cactus et les agaves, entretenus avec quelque coquetterie au bord du *camino de herradura* ° assez bien tracé, annoncent l'approche d'un centre important.

Nous ne tardons pas, en effet, à déboucher dans les champs couverts de chaumes, à perte de vue, qui entourent Jauja.

* * *

Pour vous représenter la topographie de Jauja, imaginez un vaste cirque, à fond plat, entouré de montagnes, où le clair soleil fait chatoyer les ocres rouges et jaunes jusqu'aux cimes de l'arrière-fond, teintées de bleu, et dont quelques-unes sont couvertes de neige. Des bouquets d'arbres, de distance en distance, marquent le place des *haciendas* et des villages. Rien de la flore exotique : on a l'illusion de se trouver en Italie, ou dans le Midi de la France. Le soleil, très ardent, malgré la brise fraîche, et le ciel, d'un bleu profond et pur, achèvent l'illusion.

De la gare à la ville, dont les maisons blanches se groupent autour de deux clochers et d'un dôme blanchi à la chaux, on suit un chemin large, sablonneux, bordé de cactus et d'agaves. On traverse à pied sec un *arroyo*, à côté d'un pont en planches, et on longe une longue rue pavée de cailloux roulés, avec ruisseau en maçonnerie au milieu. Toutes

° Littéralement " chemin de bêtes ferrées ", route muletière.

les rues se ressemblent. L'*Hôtel Roma* occupe l'angle de la rue et de la grande place, devant l'église. En face est le magasin *Grellaud Hermanos*.

L'hôtel est en rez-de-chaussée, autrefois peint en rouge, autour d'une cour intérieure pavée en damier de cailloux blancs et noirs. Le nom indique que le propriétaire est italien ; cependant, par une heureuse exception, l'hôtel est tenu, depuis quelque temps, par un jeune ménage suisse, M. et Mme Schlosser, qui y ont introduit déjà des améliorations appréciables. Mais les locaux sont encore bien délabrés. Ma chambre, la plus grande du logis, est à droite en entrant ; la fenêtre, où manquent quelques carreaux, donne sur la rue. Les Indiens et les Indiennes qui passent pourront constater que je mène une vie absolument honnête. Les rideaux, invention d'une civilisation pudibonde, n'ont pas encore envahi les claires hauteurs où Jauja s'épanouit.

Je fis une visite aux Soeurs de Charité. Leur hôpital est une miniature, un soupçon d'hôpital. Je n'en dirai pas davantage, car je ne veux pas désobliger la municipalité de Jauja. Un prêtre français, le Père Casimir, y remplit en ce moment les fonctions d'aumônier.

* * *

Mais j'ai hâte de parler d'une aventure survenue à mon domestique Edilberto Salazar.

Après déjeuner, je lui avais dit d'aller se promener un peu et de se trouver à l'hôtel à deux heures pour m'accompagner dans ma sortie.

Deux heures sonnent : d'Edilberto point. Vers trois heures, fatigué d'attendre, je pars seul. Je rentre vers cinq

heures. Edilberto ne tarde pas alors à reparaitre, mais les traits bouleversés, pâle comme un mort. En s'aidant de gestes expressifs, il arrive à me faire comprendre ce qui lui était arrivé.

A peine sorti de l'hôtel, apercevant sur la place des files de jeunes soldats auxquels des sergents-instructeurs étaient en train d'apprendre le maniement des armes en cas de conflit avec les Boliviens, ¹⁰ il s'était approché pour mieux signe à quatre hommes, qui empoignent mon Edilberto et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, l'incorporent au bataillon des recrues.

Au moment où je passais sur le trottoir qui fait face à l'église, il exécutait un " front à gauche " tout en esquissant, pour attirer mon attention, des gestes de détresse qui, malheureusement m'échappèrent. Aussi, pouvais-je soupçonner cette façon de recruter des " volontaires " à la cause sacrée de la patrie ?

Finalement, quand les jeunes miliciens eurent rejoint leurs quartiers et Edilberto avec eux, le brave garçon, qui avait en vain exhibé toutes ses autres pièces (y compris son congé en règle), s'avisa de présenter au commandant une carte de visite de son maître à Lima... Cette fois, les portes de la caserne s'ouvrirent à deux battants.

* * *

Le 5 août, je fis deux sorties.

Le matin, à pied et seul, j'errai sur la colline qui s'étend voir. Un capitaine remarque ce métis de la Sierra, fait

¹⁰ A l'époque de ce voyage, les relations entre le Pérou et la Bolivie étaient très tendues.

à l'ouest de la ville, et du haut de laquelle on aperçoit les ruines de l'ancienne Jauja (ou plutôt Sausa), occupée par les Huancas, à l'époque de la conquête espagnole. Je n'eus pas le temps (du reste, cela ne rentrait pas dans mon programme) de monter jusqu'en haut. Le soleil était brûlant au milieu de ces sables où ne poussent, aux bords des sentiers, que les cactus et les agaves, et où les champs eux-mêmes, en cette saison, ne portent que des chaumes fatigants pour les yeux. Mais je marquai du regard le chemin qu'il faudrait suivre pour arriver aux ruines, et, rentré en ville, je retins deux chevaux pour en faire l'ascension dans l'après-midi.

A trois heures du soir, en effet, Edilberto et moi, nous traversâmes la place au petit trot. Nos montures étaient excellentes, alertes, attentives au moindre signe et filaient ventre à terre dès qu'on ne les modérait pas. Aussi fîmes-nous quelques bonnes chevauchées sur le plateau, derrière la vieille ville (*huanca*).

Les ruines occupent le sommet de la colline, sur une longueur d'un ou deux kilomètres, coupées en deux, entre la partie haute et la partie basse, par une *quebrada* qui, peut-être, n'existait pas autrefois. Une troisième partie est dans la plaine, au bord du rio Mantaro. C'est là qu'était le *tambo* (hôtellerie) des Incas. Le lieu, aujourd'hui encore, s'appelle Tambo.

Il reste de longues files de petites maisons délabrées, toutes bâties sur le même type, en pierres, supérieures en ce point aux maisons de Jauja moderne, qui sont toutes en *adobes* et en torchis. Nous parcourûmes l'ensemble des ruines à travers les chaumes qui les ont envahies, faisant sauter des tas de décombres à nos chevaux.

Je ne mis pied à terre que pour m'orienter, du haut d'un point plus élevé, et pour faire une méditation en face de l'incomparable spectacle des deux Jaujas, l'ancienne et la moderne, si différentes, au milieu de leur cirque de montagnes toujours les mêmes, toujours parées à leur sommet de neiges éternelles...

* * *

Les premiers Espagnols qui vinrent à Jauja furent les trois émissaires que François Pizarre envoya le Cajamarca au Cuzco, en 1532. Ils visitèrent dans sa prison, probablement au Tambo, le malheureux Huascar, le frère d'Atahnalpa, que celui-ci y avait fait enfermer après l'avoir vaincu à la bataille de Cajamarca, peu avant l'arrivée des Espagnols au Pérou. Le prisonnier conjura les trois envoyés de ne pas l'abandonner et leur promit plus d'or qu'Atahnalpa ne pourrait leur en procurer. Les rudes soldats ne purent retenir leurs larmes au récit qu'il leur fit de ses malheurs; mais ils durent s'excuser sur leurs instructions qui les appelaient ailleurs.


Ils promirent cependant à Huascar de s'occuper de lui à leur retour. Hélas! cela causa la perte de l'infortuné Inca. Son frère, prisonnier lui-même, mais autorisé par Pizarre à communiquer avec ses sujets, ayant appris que les Espagnols s'intéressaient à son rival vaincu, ordonna de l'étrangler dans sa prison. La nuit même de l'exécution, Atahnalpa en fut informé par des feux allumés de sommet en sommet, depuis Jauja jusqu'à Cajamarca.¹¹

¹¹ Jauja et Cajamarca sont distantes, à vol d'oiseau, d'environ 550 kilomètres.

ASIE

L'ÉVANGILE AU LOUI-TCHÉOU

Lettre du R. P. JEAN-JOSEPH ROSSILLON, des Missions étrangères de Paris, missionnaire au Kouang-Tchéou-Van (Chine)

 COMME étendue, le Loui-tchéou est aussi grand que trois départements français. C'est un pays plat, sablonneux, en très grande partie désert. A part ses trois villes sous-prélectorales, il ne compte aucune agglomération notable de population. Ça et là, quelques villages dans les bas-fonds, près de maigres rizières.

Les Chinois qui habitent ce pauvre pays se nomment les *Lays*. Ils sont d'une race particulière venue on ne sait d'où. Ils vivent on ne peut plus misérablement, presque uniquement de patates cuites à l'eau ! Le riz est réservé pour les fêtes ou pour les grandes circonstances de la vie : mariage, enterrement, réception d'un personnage de marque. Vous ne sauriez croire la joie des enfants à qui l'on remet en guise de cadeau une boule de *fan* (riz cuit à l'eau).

Les *Lays* sont extrêmement superstitieux. Indigents comme ils sont, ils se ruinent et se privent même du plus strict nécessaire pour payer les augures et s'assurer le " vent du bonheur " favorable. La naissance, la mort, les plus petits actes de la vie, tout est réglé par un réseau de pratiques enfantines, ridicules, qu'il est difficile parfois de connaître, mais qu'il est encore plus difficile d'extirper.

Quand je commençai à bâtir ma résidence, les païens voulurent m'en empêcher, sous prétexte que l'endroit choisi

Le fratricide ne tarda pas, du reste, à subir la peine du talion. Avant d'être étranglé à son tour, à la suite du simulacre de procès que Pizarre lui fit faire, il s'entendit lire une sentence où le sixième grief invoqué contre lui était le crime commis sur la personne de son frère dans le Tambo de Jauja.

Peu de jours après la mort de Huascar, une seconde troupe d'Espagnols arrivait à Jauja. C'était Fernand Pizarre et sa compagnie de 20 cavaliers et de 12 fantassins qui venaient de Pachacamac, sur la côte du Pacifique. On était au mois de février 1533; les Andes étaient couvertes de neige; les chevaux, ferrés en argent par les fondeurs indiens qui ignoraient l'usage du fer, avaient eu de la neige jusqu'au ventre en passant au col de la Veuve.¹² A Jauja, Pizarre fut reçu en triomphe.

¹² A 60 kilomètres au nord du col de la Galera où passe le chemin de fer de La Oroya.

(À SUIVRE)

était occupé par le dragon, leur protecteur, et que j'allais écraser sa tête avec mes constructions. Ils m'intentèrent un procès qu'ils perdirent... et aucun accident ultérieur ne justifia leurs craintes chimériques.

Le Loui-tchéou fut évangélisé de bonne heure.

Le cimetière chrétien du chef-lieu possède un tombeau qui date de plus de 200 ans: un Jésuite (portugais, je crois) y est inhumé.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, le Loui-tchéou fut évangélisé avec zèle par MM. Amat, Chagot et Chausse (devenu plus tard Mgr Chausse, préfet apostolique du Kouang-tong). Mais, en 1896, il ne comptait encore pas plus de 800 chrétiens. Il fallait, pour en augmenter le nombre, l'épreuve de la persécution.

Lorsqu'en 1897, la France voulut occuper le Kouang-tchéou-van, qu'elle venait d'acquérir par bail de la Chine, MM. Zimmermann et Cellard se partageaient l'administration religieuse de l'immense territoire. Les indigènes virent d'un mauvais oeil l'arrivée de nos compatriotes. Or, ici— comme dans toute la Chine, d'ailleurs, — le nom de " catholique " est synonyme de " français ". Les néophytes furent maltraités, leurs maisons pillées et détruites, les chapelles brûlées. Ils durent se réfugier sous le drapeau tricolore, à bord des navires de guerre venus pour protéger la prise de possession du territoire.

Dès que la paix fut rétablie, un mouvement extraordinaire de conversions s'ensuivit. Pendant plusieurs années, les deux missionnaires furent accablés de travail; mais que de consolations ils avaient ! Chaque année, ils avaient chacun une moyenne de 150 à 200 baptêmes d'adultes. Il faut vivre au milieu des Lays, pour comprendre quel sur-

menage indique un si beau résultat ! Bientôt le chiffre des néophytes atteignit 4 000. Mgr Mérel envoya comme prêtres auxiliaires deux Chinois, que, un peu plus tard, au commencement de 1912, remplacèrent deux missionnaires européens.

Je fus l'un d'eux. M. Zimmermann et moi, nous nous partageâmes la partie orientale de la presqu'île. Le quartier du nord avoisinant le territoire de Kouang-tchéou-ouan me fut confié. J'eus immédiatement à m'occuper de 850 chrétiens baptisés, dispersés en une soixantaine de villages.

J'étais ravi. Mais, hélas ! que de difficultés m'attendaient ! D'abord une nouvelle langue à apprendre (la quatrième depuis mon arrivée en Chine) ; puis toutes les installations à organiser. Le mouvement des conversions avait été si fort et si rapide, que M. Zimmermann avait épuisé les ressources dont il disposait, à louer des catéchistes pour instruire les néophytes. Il fallut donc tout bâtir : église, résidence principale, écoles, chapelles dans les principaux villages, etc. Tout était à faire, et c'était d'autant plus pressant que les neuf-dixièmes de mes nouveaux chrétiens étaient très dispersés, perdus souvent au milieu d'une foule de païens. Il leur fallait des lieux de réunion pour la prière, afin de les retenir dans leur première ferveur.

Je trouvai, pourtant, dans le village de Tépo, assez central pour le district, un petit oratoire. C'était une construction en terre foulée, mesurant quelques mètres de longueur et de largeur. Au fond, était une chambrette (3 mètres sur 5), où je m'installai et vécus pendant deux ans.

Grâce à un secours donné par la mission, et à quelques aumônes recueillies çà et là, je pus me construire la bien modeste résidence que j'habite et qui n'est pas encore com-

plètement terminée. Je commençai par là, car, en ces pays tropicaux, mon unique et très étroite chambrette était inhabitable en été. Je n'aurais pu y demeurer longtemps sans compromettre ma santé.

J'espérais pouvoir remplacer mon petit oratoire par un autre plus grand. Mais la guerre est arrivée, les ressources ont tari et tous les projets d'amélioration sont restés en suspens. Après bien des hésitations, je me permets de vous exposer ma situation, espérant que Notre-Dame-de-Lourdes, future patronne de ma chapelle, suscitera des âmes charitables qui m'enverront quelques secours.

Dans un rayon de huit kilomètres, je compte huit cents chrétiens. Ce qui me sert actuellement de lieu de prière est juste suffisant pour recevoir les quatre-vingt-dix chrétiens du village de Tépo. Le dimanche, il en arrive des environs; alors, le pauvre édifice est archi-comble. Et que dire des jours de grande fête, où plus de 250 néophytes se trouvent réunis ici ? On se serre, on s'entasse; mais la plus grande partie doit rester au dehors, exposée au grand soleil ou à la pluie. Et quelle chaleur, quel air vicié pour ceux qui ont trouvé place à l'intérieur !

Parmi mes paroissiens, il en est qui viennent de 30 à 40 kilomètres. Ils arrivent la veille pour se confesser et communier le jour de la fête. Il leur faut un logement pour la nuit, un endroit pour cuire leurs repas. Tout cela manque. Et ils se plaignent. Ils ne peuvent pas croire qu'un Européen n'a pas d'argent.

“ — Père, quand nous ferez-vous une chapelle ? . . . quand nous donnerez-vous un petit logement pour passer la nuit ? ”

Je ne sais que leur répondre. C'est pourquoi, malgré la terrible crise que le monde traverse, j'ose espérer que les

âmes charitables me viendront en aide. Mais je suis effrayé de la somme énorme qu'il me faut : 8 000 francs environ pour mes constructions indispensables. En dehors des constructions, je dois aussi songer à l'ameublement de ma chapelle : chandeliers, ostensor, encensoir, lampe du sanctuaire, etc. Et que dire de mes ornements ? Ils servent depuis seize ans !... Je n'ose vous parler de ce qu'il me faudrait ailleurs : écoles et lieux de réunion pour les chrétiens.

Que d'âmes nous pourrions sauver, si nous avions des ressources ! C'est surtout vrai, quand il s'agit des tout petits enfants. Quelles magnifiques moissons pour le ciel on récolterait si on pouvait installer quelques orphelinats pour recueillir les petits filles que les païens ne veulent pas nourrir et qu'ils tuent, ou, du moins, si l'on avait de quoi rémunérer les services de quelques sages-femmes sachant soigner les enfants ! Que d'innocentes créatures elles pourraient ainsi ondoyer, en parcourant les villages sous prétexte de soigner les nouveau-nés malades ! C'est pour le missionnaire une bien grande douleur de voir perdre des âmes, qu'il pourrait si facilement sauver, s'il n'était pas si pauvre !

Pour terminer, un trait récent où la miséricorde et la justice de Dieu se montrent d'une façon éclatante.

Dans un village, distant de 4 kilomètres de Tepo, vivaient deux bons vieillards, un mari et sa femme, entourés de trois fils, eux-mêmes mariés et pères de nombreux enfants. A mon arrivée, l'aîné et le cadet seuls étaient baptisés, ainsi que toute leur famille ; le deuxième fils s'obstinait dans l'idolâtrie pour ne pas contrarier sa femme, païenne forcée. Les deux patriarches étaient catéchumènes sur les registres, mais assez peu fervents. Le vieux venait me voir quelquefois et causer, promettait vaguement de se conver-

tir, puis, de retour chez lui, ne se souvenait plus de ses promesses.

Un jour, on vint m'avertir qu'il était gravement malade. Mon catéchiste, que je lui envoyai pour prendre de ses nouvelles, fut reçu très impoliment et s'en vint navré. Je ne me tins pas pour battu et je recommandai à mes chrétiens de réciter force chapelets pour le pauvre mourant.

Merveilleuse efficacité de la prière ! A quelques jours de là, il envoyait spontanément un de ses fils chercher mon catéchiste. Tout heureux de le revoir, il s'empessa de le remercier :

“ — Ah ! lui dit-il, je vous ai accueilli méchamment la semaine dernière. Influencé par ma bru païenne, j'ai eu envers vous des torts dont je vous demande pardon... Vite, rappelez-moi les principales vérités de votre religion sainte, et baptisez-moi, car, je le sens, la mort est proche. ”

Le catéchiste passa le reste de la journée à l'instruire et, le soir même, il le baptisa.

Le lendemain, le bon vieillard était mort.

J'envoyai à l'enterrement tous les chrétiens. Avant de sortir le cercueil pour le porter au tombeau, tous à genoux se mirent à réciter les prières pour les trépassés. Soudain, la bru païenne, qui s'était jusque-là tenue à l'écart, arrive comme une furie, vomit toutes sortes de blasphèmes, puis elle tombe par terre en proie à une crise terrible. On se précipite à son secours : on la relève. Elle pousse quelques gémissements... puis plus rien !... Elle avait expiré !

Les chrétiens furent très émus de cette fin tragique, et le mari de la défunte, impressionné plus que tous les autres, ne tarda pas à se faire baptiser avec ses enfants.